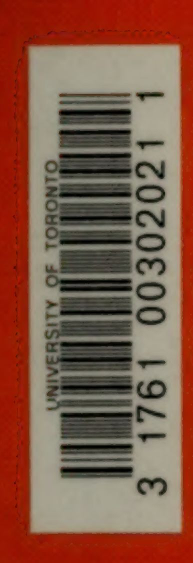

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00302021 1

JEAN HESS

91°

33

Israël au Maroc

JEAN BOSC & Cie Éditeurs

ISRAËL AU MAROC

Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires numérotés sur papier du Japon.

JEAN HESS

ISRAËL AU MAROC

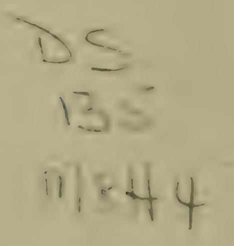
Cet ouvrage est illustré
par soixante-dix gravures d'après les aquarelles
et dessins de l'auteur



PARIS
J. BOSC ET Cie, ÉDITEURS
38, CHAUSSÉE D'ANTIN, 38

1907


LIBRARY
1972
UNIVERSITY OF TORONTO


DS
135



Israël au Maroc ! Les auteurs l'accusent d'être « fanatique », « impénétrable ». Cependant les guides ne manquent pas, même sur le wharf de Tanger qui, pour pas cher, vous font tout voir, vous font pénétrer partout et vous offrent tout...



Les vieux gisbars de la nation juive, tels que l'illustre Josuah Corcos, représentant de la maison Rotschild auprès du Maghzen, voudraient bien que le dessein d'Israël au Maroc demeurât dans l'ombre. Mais leurs femmes le disent. Et si les vieilles ont encore l'aspect de sphynx, leur sourire n'a plus rien d'énigmatique. Il dit leur plaisir à voir la juiverie marocaine délivrée par la France. « Gesta Dei per Francos ».



Loin des mellahs, en plein soleil, toutes voiles dehors... merci !... nous voici.

L'avenir c'est nous. Robe neuve et peau neuve. Israël au Maroc doit vous plaire. Il se met à votre mode...

Un peu de sang coule et nous vous coûtons beaucoup d'or...

Vous le regretteriez... Et la galanterie française...

Allez... Allez... envoyez-nous beaucoup de soldats...



— « Et n'oubliez point ces paroles célèbres : « La France doit compter *sur* nous... et *avec* nous. »

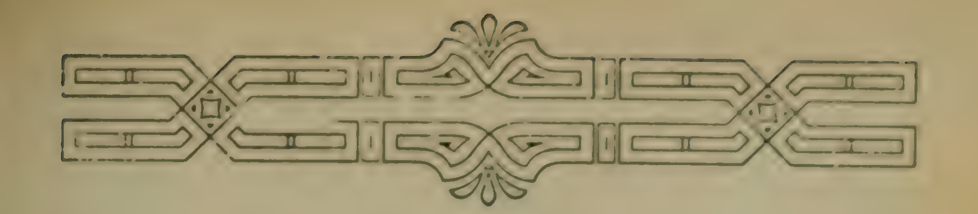
Vous souriez... Patientez... on verra. » ainsi disent les grands politiques de la nation juive à Tanger.



— « Hélas ! on a commencé de voir... » répondent les rescapés de Casablanca.



« En effet, on leur a montré quelque chose, » dit le Chaouïa.



PRÉFACE

On peut étudier la question marocaine de beaucoup de points de vue. Les auteurs n'y ont pas manqué. Nous savons par eux que les intérêts politiques, les intérêts économiques, les intrigues financières des banques, sans compter l'honneur du drapeau, le souci de la gloire, exigeaient qu'une armée française opérât au Maroc.

Ces diverses causes de la guerre sont réelles. Mais l'importance n'en fut que très secondaire. La cause essentielle de notre action militaire est juive. Le Dieu d'Israël a choisi notre force : 1° pour consolider l'hypothèque juive sur les bien maghzens ; 2° Pour libérer les Juifs opprimés par les Marocains. Oscar Lenz, en étudiant le Maroc, avait signalé ce que les Juifs de ce pays demandaient à l'Europe. « Comment, écrivait-il en substance, il y a des contrées où les Juifs sont puissants, pour ainsi dire les maîtres, et ils ne délivrent

point leurs coreligionnaires qui gémissent dans les mellahs... Les malheureux ne comprennent pas leur abandon ».

Oscar Lenz n'était qu'un explorateur. On pourrait croire qu'il avait mal « vu » l'espoir politique des Juifs marocains.

Voici un avertissement plus net, plus significatif et plus autorisé.

En septembre 1902, M. Carcassonne écrivait dans la *Revue franco-musulmane et saharienne* ceci :

« ... Les juifs marocains ont acquis une importance dont « les nations européennes sont appelées à bénéficier, pour « peu qu'elles sachent le vouloir. La France... doit être per- « suadée qu'elle doit *compter avec eux et sur eux.*

« Qu'elle poursuive son œuvre... *que dès maintenant elle « protège* (les Juifs marocains).

« ... qu'elle envoie en plus grand nombre les maîtres élevés « chez elle, imbus de son esprit, aptes à faire germer dans « cette race juive si longtemps opprimée — et qui ne de- « mande qu'à reprendre dans la liberté le développement « de ses facultés — *les aspirations d'indépendance demeurées « au fond des cœurs* ».

La Revue, où les Marocains pouvaient lire cela, était publiée sous le patronage de M. Etienne qui lui-même y écrivait.

En 1904, un comité déclarait :

« Rien n'importe plus à notre destinée nationale que « l'avenir du Maroc. Ce pays est le complément nécessaire « de notre domaine colonial de l'Afrique du Nord ».

Ce comité groupé autour de M. Etienne était le comité du Maroc.

Au banquet d'inauguration de ce comité, M. Etienne disait :

« ... Je ne puis taire le nom de la maison qui, ce soir même, « affirmait, comme elle le fait toujours, sa grande généro- « sité en nous envoyant 20.000 francs. Je n'ai pas besoin « de la citer. Elle a tenu à être parmi les premiers souscrip- « teurs qui nous permettront de nous organiser ».

Or, c'est à la politique de M. Etienne et de ses comités, « organisés » par la maison de Rothschild, que nous devons les événements de Casablanca et la guerre qui commence.

Dans mon livre la *Question du Maroc*, édité en janvier 1903, j'avais indiqué cette cause juive à notre action. Je disais :

« L'émancipation du Juif marocain suivrait immédiatement notre prise de possession ». Et j'ajoutais : « Cela est nécessaire. Cela est juste... et ça fera couper le cou à quelques milliers de pauvres diables ».

L'an passé, quand triomphait la thèse de la pénétration pacifique, j'ai publié mon livre la *Vérité sur l'Algérie*.

J'y écrivais : « Je note que l'alliance israélite a su réaliser l'union des antagonismes les plus irréductibles pour l'action contre le Maroc. Les gens d'affaires qui sont plutôt philosémites marchent pour le bénéfice d'affaires. Les antisémites qui sont nationalistes, chauvins belliqueux, ont marché pour l'honneur, pour le drapeau, c'est eux qui servaient le mieux le dessein de l'alliance, car l'action militaire, immédiate ne leur déplaisait point. Et cette action militaire est nécessaire pour le résultat que poursuit l'alliance. *L'action pacifique acceptée par les humanitaires est conduite de telle façon qu'elle prépare l'action militaire.* Le Juif a le secret

de faire marcher les gens suivant leur tempérament et de faire servir sa cause par ceux-là même qui s'en croient les ennemis ».

Ce fut le cas au début de la conquête algérienne pour un intérêt juif, pour l'affaire Bacri. Si le bey de Tunis n'avait pas dû beaucoup d'argent au représentant de la maison de Rotschild, peut-être aurions-nous été moins pressés d'aller au Bardo. Certainement aujourd'hui si le découvert du maghzen chez M. Corcos, agent de la même maison, n'était pas très important, et si tous les Juifs riches du Maroc n'avaient point hâte de devenir les égaux de leurs congénères d'Algérie, *les événements* n'auraient pas si habilement préparé la tragédie dont le premier acte vient de se jouer à Casablanca.



— Le Maroc est un pays de ressources... mais ce n'est pas vous qui pourrez y gagner de l'argent. C'est nous... quand votre force nous en aura fait les maitres.



CHAPITRE PREMIER

VOYONS CE QU'EST ISRAEL AU MAROC. LE NOMBRE DES JUIFS MAROCAINS ET CE QU'ILS FONT

M. H.-M.-P. de La Martinière fut, au quai d'Orsay, l'un des ouvriers les plus actifs et les plus tenaces de la diplomatie qui vient de nous conduire à Casablanca. Cette diplomatie a servi l'intérêt juif.

Il est donc intéressant de lire ce que M. H.-M.-P. de La Martinière écrit sur le propos d'Israël au Maroc. Voici :

« Les Juifs sont assez nombreux au Maroc « bien qu'ils y vivent, surtout dans certaines « villes de l'intérieur, dans un état d'abjection « difficile à décrire. Cantonnés en des quar- « tiers spéciaux, maudits, ils sont sujets à de « très mauvais traitements, mais réussissent, en « servant d'intermédiaires méprisés, à faire leurs « affaires. Dans les villes de la côte, protégés « par la présence des négociants européens, « ils sont mieux traités. Les Juifs des ports « parlent presque tous l'espagnol, et prétendent « descendre des Israélites chassés d'Espagne « au moyen âge. Ceux de l'intérieur ne parlent « que l'arabe ; ils sont fanatiques, et, au fond « de leur cœur, détestent les chrétiens ».

Notice sur le Maroc, p. 45).

M. Aubin (pseudonyme d'un de nos agents consulaires) nous dit :

« La plupart des Juifs gagnent péniblement « leur vie. Mais le nombre de commerçants aisés, « correspondants des maisons de la côte, aug- « mente de jour en jour. Dans certaines villes



Au Maroc Israël s'occupe de tout. Nulle affaire en n'importe quoi, n'est traitée sans qu'il en soit. Il est discret. Malheureusement le Maroc n'est pas un bon pays pour les secrets.

« comme Marakech et Méquinez, les postes « européennes ont leurs bureaux au mellah. « Plusieurs gros capitalistes sont déjà suscep- « tibles d'entrer en relations d'affaires avec le « maghzen, et il n'y a pas de caïd de tribu qui « n'ait à la ville prochaine un Juif qu'il nomme « sa chkara (sacoche) pour remplir les fonctions « multiples de banquier, de commissionnaire et « d'agent de renseignements... Sur la côte la « protection européenne a été largement dis- « tribuée parmi les juifs. »

(*Le Maroc d'aujourd'hui* p. 366).

Par la protection consulaire ainsi « largement distribuée » les Marocains ont vu que l'action politique des Européens se réalisait au bénéfice du juif. L'installation des bureaux de poste dans les ghettos leur a montré que notre action économique servait aussi tout d'abord l'intérêt juif.

Combien sont-ils donc ces protégés et ces futurs protégés de l'Europe et de l'alliance israélite, pour qui nous partons en guerre ?

Des millions ?

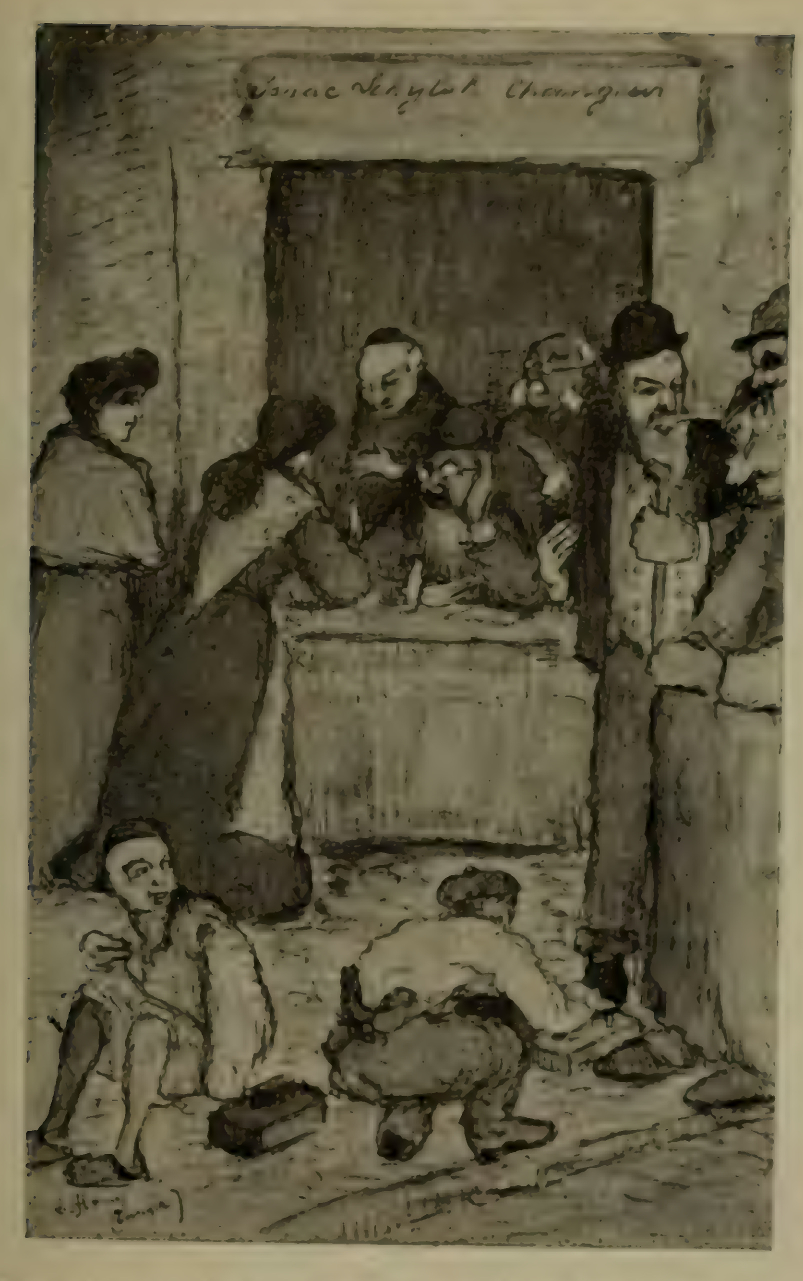
Non. Rholfs et de Foucauld disent 40.000. L'alliance israélite croit 100.000. Le *Journal des*



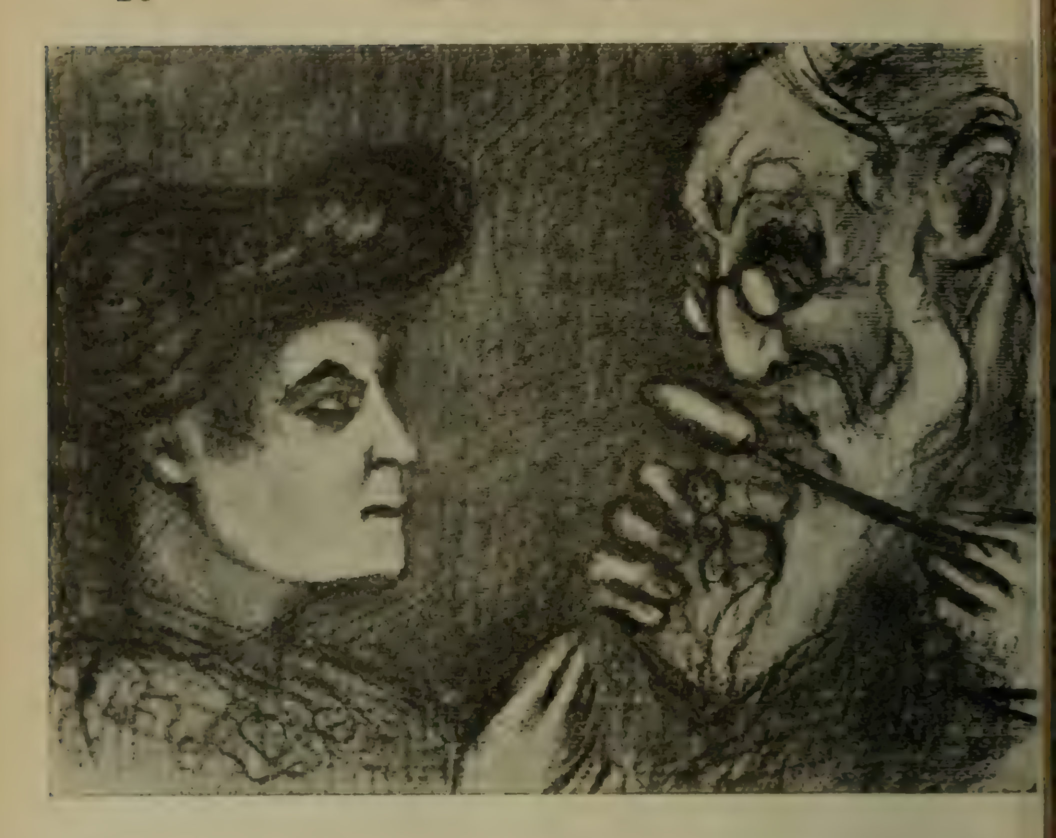
Chaque marocain a « son juif ». Quelquefois il en a deux. Alors il est toujours sûr de son affaire.

Débats, 200.000. M. Aubin donne la statistique des principales villes. Ce serait : 14.000 à Marakech. 20.000 à Mogador. 10.000 à Tanger. 8.000 à Fez. 6.500 à Tétuan, 6.000 à Méquinez, et 5.000 à Casablanca.

Somme toute, il y aurait entre 150 à 200.000 Juifs au Maroc. Mais le peuple d'Israël a cette fortune singulière de nous apparaître toujours dans une sorte de fantasmagorie qui nous permet rarement de le voir en ses réalités. Même dans les questions brutales du nombre il fait illusion. A considérer l'importance de la question juive au Maroc, et le rôle que maintenant elle joue dans nos destinées, on croirait que les Juifs marocains sont excessivement nombreux. Ce fut illusion pareille pour les Juifs d'Algérie. Vous n'avez pas oublié les exagérations de l'antisémitisme. On aurait juré que l'Algérie était opprimée par des millions de Juifs riches et que toute la France était nécessaire pour en délivrer l'infortuné chrétien, le malheureux Arabe. Tous comptes faits, il y avait en Algérie 53.036 juifs répartis en 12.132 ménages ; et le nombre des prolétaires était de 43.660 ! 10.785 pauvres diables par des labeurs incertains et misérablement rétribués devaient nourrir 32.875 personnes. 4.973 ménages n'avaient pour logement qu'une seule chambre ; 2.723 de ces logements primitifs n'avaient air et lumière que par la porte... Et vous savez dans quel mirage de puissance et de richesse nous apercevions les juifs



Les juifs marocains sont pieux. Comme la religion ne permet point l'inutile orgueil, ils n'ont pas de hauts monts de piété. La petite boutique leur suffit.



algériens. Il en est de même aujourd'hui pour les Juifs marocains dont nous avons entrepris la délivrance. On oublie la misère des mellahs, et les milliers de mendiants, et les milliers de colporteurs infimes et les milliers d'humbles ouvriers pour ne plus songer qu'aux deux banquiers commandités par M. de Rothschild, aux vingt commerçants achalandés par M. Schneider et à la centaine de courtiers qui font le commerce de l'argent. Une centaine... Mettons qu'il y



Il n'y a pas de Bourse à Tanger. Les Financiers d'Israel négocient le change en plein air sur le petit soko. La terrasse des cafés leur sert de bureau.

en ait cinq cents. Reconnaissons qu'ils font l'usure, cette usure fameuse qu'un grand écrivain algérien disait « née comme une généra« tion spontanée du produit incestueux de l'ab« sence de capitaux et du manque de confiance. » (*Télégramme* d'Alger, 28 Décembre 1897). Convenons qu'ils sont remuants, intrigants, bruyants et qu'ils savent à merveille se faire voir. C'est tout de même un curieux phénomène que celui qui ne nous laisse voir que cette phalange de l'usure et de la faillite...

Car aujourd'hui les conditions du commerce de l'argent et de l'industrie du crédit ne sont plus les mêmes qu'aux siècles passés.

Jadis, en suite de la condition « hors la loi », qui partout lui était faite le Juif, pour vivre, était obligé de s'ingénier au commerce « hors la loi ». Pour ce qui équivaut à la banque d'aujourd'hui, cette condition même lui valait un privilège. La dispersion du Juif en tous les états, et la servitude en quoi le tenaient tous les états, ont donné au financier, au commerçant, au courtier, à l'intermédiaire juif une puissance que nul autre, chrétien ni musulman, ne pouvait avoir. Ce n'est point le vol juif, ce n'est même pas la souplesse acquise, la ruse développée,

la mauvaise foi légitime, ni même l'économie patiente, qui ont créé l'hégémonie financière et les fortunes des Juifs. C'est la servitude où les maintenaient les chrétiens et les musulmans.

Sans parler de l'Europe, où un chrétien d'Allemagne était à peu près sûr d'être volé par un chrétien de Provence (et réciproquement) dans une négociation directe, voyez le commerce entre les états barbaresques et la chrétienté. Quel était l'intermédiaire forcé ? Le Juif. Il y avait en Europe des communautés juives, il y en avait dans l'Afrique du Nord. Et pour ces communautés le mot responsabilité avait un sens terrible. Le paiement fait au bénéfice d'un seigneur musulman à des Juifs d'Europe, on était sûr que le Juif des pays barbaresques le transmettrait fidèlement. La seule fois que cela n'arriva point, ce fut quand Bonaparte et Talleyrand, gardant pour eux la part du lion, mirent les Bacri d'Alger dans l'impossibilité de payer au dey les sommes que lui devait la République. Par ailleurs les transactions furent toujours faites régulièrement grâce au Juif. On peut même dire que, sans lui, durant des siècles, le commerce méditerranéen n'aurait pas existé.

Mais aujourd'hui les conditions du commerce ont changé, même au Maroc. Une publication du *Comité du Maroc* (Supplément au numéro de février 1904, p. 44) prétend en effet que l'intermédiaire du Juif n'y est plus nécessaire.

« Nous croyons devoir nous élever, y est-il « dit, contre ce conseil que nous considérons « comme dangereux que le Juif est l'intermé- « diaire obligatoire au Maroc...

« Il faut constater d'abord que, bien que « n'étant plus traités aussi durement que par « le passé, les Juifs marocains même les plus « riches ne jouissent d'aucune considération de « la part des indigènes... Quant aux détaillants « il y aurait du danger pour nos négociants à « faire des affaires avec eux. »

C'est avec les 20.000 francs de souscription de MM. de Rotschild qu'on imprimait cette appréciation de l'honnêteté du commerce juif au Maroc !

La réalité juive au Maroc, c'est, d'un côté, une quantité de malheureuses familles, vivant misérablement et sur qui retombera la mauvaise humeur des Marocains dans la crise actuelle. Et c'est d'un autre côté quelques familles très riches, très puissantes, associées ou apparen-

tées avec la grande juiverie d'Europe. Celles-là réaliseront un bénéfice énorme dans la transformation du Maroc. Au-dessous de cette aristocratie incarnée dans les Corcos il y a quelques centaines de familles « à leur aise, » déjà presque toutes libérées du joug musulman par la protection consulaire.

La puissance d'Israël au Maroc tient à celle d'Israël en Europe.

Notons cependant que les ouled Tazi à qui Abd-el-Azis abandonna le gouvernement et qui... l'endettèrent d'emprunt, sont d'origine juive. Ainsi l'opération financière qui livra le Maroc à l'Europe, non seulement eut l'intermédiaire juif, obligé, mais le ministre musulman qui la réalisa venait d'Israël.

Le sultan a même, officiellement, à son service des Juifs qui n'ont point abjuré. Les chefs de la régie du tabac et de celle du Kif à Fez sont des israélites. Beaucoup de fonctionnaires du trésor également. Enfin, comme le dit plus haut, une citation de M. Aubin, tous les grands personnages marocains ont pour homme de confiance un Juif.

Si ce qui se passe au Maroc n'est pas encore très exactement connu, on peut du moins s'en rendre compte par analogie avec ce qui existait

en Algérie avant la conquête et que l'on sait bien.

C'est un rôle d'absolue confiance que les Juifs jouaient à côté des chefs indigènes.

Aussi y a-t-il là deux faits que les historiens doués de sens critique doivent avoir peine à concilier : d'un côté l'excessif mépris où le musulman tenait le Juif — d'un autre côté l'excessive confiance qu'il avait en lui.

Pour l'expliquer il faudrait étudier dans l'ultime détail la psychologie des deux races en présence. Mais je crois que, sans aller jusque-là, peut-être il suffirait de rappeler qu'on a toujours tort d'abstraire en l'absolu d'un type les races que l'on décrit. Elles sont toujours composées d'individus. Et les individus, malgré qu'on puisse trouver toujours en chacun d'eux certains caractères communs à tous les individus de la race, n'en sont pas moins, fort souvent, très différents les uns des autres.

Il y a des Juifs qui trahirent Abd-el-Kader par exemple en nous servant nous, et il y en a d'autres que nous accusons de nous avoir trahis, parce qu'ils demeurèrent fidèles au chef national du pays dans lequel ils vivaient. C'était tout simplement des individus qui différaient les uns des autres, parce que d'appartenir à la

même race n'impose pas fatalement à tous les individus de cette race la même conception du devoir ou de l'honneur.

Chez les Juifs marocains nous retrouvons aujourd'hui la même diversité parmi les individus. Il y en a qui servent fidèlement le sultan et que nous déclarons — avec MM. de Foucauld, de la Martinière, et autres — fanatiques ennemis de l'Européen. Et il y en a d'autres qui s'offrent servilement à l'Europe, qui nous sont fidèles, et que les marocains traitent de renégats.

De même, s'il y a beaucoup de commerçants peu recommandables ; s'il y en a qui pratiquent avec maestria le refus des commandes arrivées en douane pour les acheter ensuite au rabais ; s'il y en a qui font industrie des faux titres de propriété ; s'il y en a qui fabriquent la fausse monnaie, etc., etc., cela ne peut pas signifier qu'il n'y en ait point d'honnêtes. Et il y en a. Car les communautés juives du Maroc, ce n'est pas un bloc formé d'une matière unique, puisque c'est des éléments humains, des éléments individuels. Et dans toute communauté humaine, il y a les bons et les mauvais. Ne nous a-t-on pas enseigné que c'est après leur mort seulement que Dieu sépare les bons des mauvais ?



Celui-là n'eut pas besoin de juifs pour se ruiner à Tanger. Il lui a suffi de lire le bulletin du *Comité du Maroc*. Il a vu (octobre 1904) qu'un « poseur de sonnettes électriques » pourrait gagner largement sa vie. Et il est venu, avec sa femme, une « modiste » également demandée par le Comité. Elle a pu se débrouiller pour repartir. Lui, pas.



Juif pauvre de Taza.

CHAPITRE II

LES ORIGINES ET L'HISTOIRE. ASSERVISSEMENT ET PERSÉCUTIONS

Ecrire « Israël au Maroc » n'est pas correct: Car si les Juifs marocains sont tous de la religion

d'Israël bien peu sont de sa race. Il y a parmi les Juifs marocains des hommes de beaucoup de races, quelques sémites israélites, quelques indigènes barbaresques, des Romains, des Slaves, des Vandales des Goths et des Ibères. Il ne faut pas oublier en effet que, dans les derniers temps du paganisme, il y eut beaucoup plus de conversions au judaïsme qu'au christianisme.

L'histoire des Juifs marocains pourrait tenir en ces quelques mots : « Ils furent persécutés. Ils furent opprimés. »

Le seul fait que, dans la dispersion de leur peuple vaincu, les Juifs, partout, furent des faibles, suffirait à expliquer l'oppression dont ils furent les victimes en tous pays, sauf en Chine.

Le faible doit travailler pour le fort. Le faible doit subir le caprice du fort. Le faible doit admirer le fort. Le faible ne doit rien dire, ne doit rien faire qui puisse contrarier dans l'esprit du fort cette idée que le fort est supérieur en tout.

C'est une sale loi que les religions théïstes ont incrustée dans le cerveau des hommes. L'expression la plus terrible en fut concrétisée par le Juif, à qui nous devons cette première phrase de nos catéchismes : « Dieu nous a créés

pour l'aimer, l'adorer et le servir. » Je ne crois pas à la justice immanente, au moins dans la forme où les « avocats » nous la présentent, mais s'il y fallait un argument, je n'en verrais point de meilleur que celui de la persécution qui partout frappa le Juif. Divinisant, pour le christianisme, l'orgueil du puissant, du tout-puissant, lequel veut être aimé, adoré, servi par ceux qui lui doivent la vie, le Juif a retardé l'émancipation des hommes faibles opprimés par les hommes forts. Le mal qu'il a fait de la sorte à l'humanité, il en a souffert lui-même au suprême degré.

Dès la première prise du temple le vainqueur transporte des Juifs en Lybie. Le Romain qui domine de haut, le Romain non chrétien, sans conflit d'intérêts avec les déportés juifs devenus ses colons n'a pas de haine contre eux et les traite bien. Le Grec, un concurrent, les tracasse. On note le même phénomène dans la crise de l'antisémitisme algérien ; nous respections le Juif. L'hispano-maltais, son concurrent, demanda sa mort.

A la prise du deuxième temple, où sont massacrés tous les hommes de Jérusalem assez forts pour combattre, ce qui reste de la popula-

tion est dispersé. Il en vient à Cyrène. Et les femmes de Sion portent aux Juifs d'Afrique la malédiction jetée au vainqueur par ceux qui moururent. Et ces paisibles colons, ces commerçants tranquilles, animés par les haines des morts, se retrouvent les Juifs du dieu des armées. C'est la révolte. C'est la guerre pour une patrie à refaire. C'est une guerre très longue, où toute la force de Rome est à nouveau nécessaire pour vaincre définitivement les Juifs. Alors on les traite mal.

Les survivants, des femmes, des vieillards, des enfants, deviennent esclaves de l'empire et sont envoyés par groupes dans tous les centres de l'Afrique du Nord.

Voilà le fait essentiel à noter pour comprendre la condition des Juifs dans les états barbaresques. Les premiers ghettos, les premiers mellahs, c'est le quartier des esclaves juifs du gouvernement romain.

Un mépris d'abord s'attache à ces esclaves. Ce mépris se transforme, avec les siècles, quand ces esclaves, profitant des révolutions, des guerres, des changements de propriétaire, acquièrent une liberté relative: Lorsque l'esclave émancipé reste, soit par une cause religieuse, soit par

cause ethnique, soit par cause politique, singularisé dans le peuple au milieu duquel il vit, le mépris que ce peuple avait pour lui devient de la haine. (*Les noirs en Amérique*).

C'est la race, la religion et la condition politique qui singularisent les Juifs au milieu des païens sujets de Rome, au milieu des chrétiens sujets de Byzance, au milieu des Visigoths et des Vandales.

C'est la religion et la condition politique seulement qui singularisent les Juifs au milieu des Arabes. Les Juifs qui étaient libres se défendirent contre l'invasion arabe. Ils eurent même une héroïne de leur patriotisme, la Kahina.

Les Juifs qui n'étaient point libres, n'ayant point de patrie puisqu'ils n'avaient pas de liberté, accueillirent au contraire l'envahisseur avec empressement.

Maître de l'Afrique du Nord l'Arabe désire la conversion des vaincus. Le chrétien se convertit. Le Juif qu'une abjuration aurait fait entrer dans la nation dominatrice, comme elle y fit entrer le chrétien, de race différente, ne se convertit cependant point. Il est de la même race que le conquérant. Isaac est frère d'Ismaël. Son orgueil ne lui permet point d'abjurer.

Je sais que Mahomet n'aimait pas les Juifs. Ceux d'Arabie l'avaient trop raillé, à ses débuts. Il leur reprochait aussi d'avoir altéré les écritures. Enfin il souffrait de ce qu'ils ne le reconnaissaient point comme troisième prophète, annoncé par Moïse et par Jésus. Mais cela il le reprochait également aux chrétiens. Et il ne demandait aux uns et aux autres qu'à le déclarer vraiment prophète pour qu'ils devinssent les égaux des premiers convertis sous sa loi.

Dans l'Afrique du Nord, malgré que les chrétiens fussent de races différentes, leur conversion les « assimila » très rapidement aux vainqueurs. Les différences qui nous frappent aujourd'hui entre le Berbère et le « soi-disant » Arabe proviennent souvent moins de la race originelle que de l'influence du travail exigé par le milieu.

Comme le Juif était de même race que le vainqueur, il est permis de croire que sa conversion l'eût assimilé beaucoup plus rapidement, et alors beaucoup plus intimement que les chrétiens, ou les païens indigènes, qui étaient de races différentes.

Mais, je l'ai dit, il ne voulut point.

Alors il tomba du mépris dans la haine et dans l'oppression.

Il y succombait quand une force nouvelle de résistance lui fut apportée par les Juifs expulsés d'Espagne. Ceux-là n'avaient jamais été esclaves comme les malheureux descendants des révoltés de Cyrène. On sait de quel éclat ils avaient brillé.

Je ne rappellerai qu'un détail. Le concile d'Elvire, en 320, a défendu aux fidèles de faire bénir leurs moissons par les rabbins. Les Espagnols catholiques avaient donc à cette époque plus de confiance dans la sorcellerie juive que dans celle des prêtres chrétiens.

Lorsque la barbarie catholique chassa la civilisation juive de l'Espagne, dans les rangs d'Israël en fuite il y avait plus d'ibères convertis que de sémites de la race de ceux de Jérusalem, il y avait même des Goths. Un groupement de ténacité moins fatiguée vint ainsi renforcer celui des Juifs de l'Afrique du Nord et leur permettre de vivre les siècles de la douleur sous l'oppression musulmane.

Cependant l'Islam est tolérant. Il n'eut jamais quelque chose de comparable à l'Inquisition. Il admet les autres religions. Alors ?

Expliquons. Le Juif se tient religieusement

Quand un juif passe devant une mosquée, un palais, ou même une simple maison de musulman, il doit aller tête nue, et déchaussé. J'ai vu, chez le Roghi, les soldats, pour rire d'un Juif, couvrir le sol de petits morceaux de bouteilles cassées.



Pour échapper aux vexations des marocains les juifs demandent protection ou naturalisation aux consuls étrangers. Les aînés de la famille ont déjà tous les drapeaux d'Europe. On décide de donner la protection japonaise au petit dernier.

séparé du vainqueur. Mais la constitution religieuse de ce vainqueur est en même temps la constitution sociale, la loi politique, la loi civile. Et le Juif est ainsi hors de la société musulmane. Hors la loi. Dans les premiers temps, surtout quand les califes se font gloire de protéger à leur cour des savants juifs, ce « hors la loi » ne signifie pas une réalité bien pénible. Mais après ! Quand la civilisation musulmane sombre dans la barbarie des confréries ignorantes, la condition du Juif marocain devient pire que la plus abominable servitude. Il n'y a plus de droit pour lui. Le caprice du Sultan, du Seigneur et le caprice du peuple règlent son destin. Légalement, moyennant le paiement de son impôt spécial, et l'observance de certaines coutumes il devrait pouvoir travailler et vivre en paix dans ses mellahs protégés par les soldats du maître. En fait il n'y a jamais de sécurité pour lui. Soumis aux plus dégradantes obligations, forcé de payer toutes les fois qu'on lui demande de l'argent, si d'aventure il proteste et fait appel à la foi jurée, on lui dit de s'estimer heureux qu'on ne le torture point, qu'on ne le tue point. Car on le torture quelquefois ; souvent les égorgeurs vont se distraire dans les

mellahs. Les persécuteurs musulmans ont montré dans leur œuvre un génie comparable à celui de leurs émules chrétiens. Fallait-il obliger un Juif à « déclarer sa dernière cache d'argent » on savait, au Maroc, aussi bien qu'en Europe, inventer mille « joyeusetés » persuasives. Des voyageurs ont noté celle-ci que les vieux Marocains racontent non sans fierté. Dans une petite cage on enchaîne un lion affamé, de telle sorte qu'il ne soit arrêté qu'à une vingtaine de centimètres des parois... puis on lui donne pour compagnon le malheureux qu'on veut rendre bavard. C'est paraît-il absolument irrésistible. Et des gens qui se taisaient dans les supplices les plus cruels parlaient aussitôt qu'on les exposait ainsi au lion. Je n'insiste pas. Imaginez toutes les horreurs que vous pourrez. Elles furent certainement réalisées par les marocains dans les mellahs. Et quand on songe à ce qui vient de se passer à Casablanca on peut dire qu'elles le sont, qu'elles le seront encore.

Les Marocains sont donc bien sauvages ; le fanatisme de l'Islam les a donc rendus bien féroces ! Rappelez-vous les beaux jours de l'antisémitisme en France, en Algérie.

Ce n'étaient pas des Marocains ces électeurs,

ces paroissiens d'Alger, qui, pour s'amuser, assommaient des vieillards. Et cette mariée, toute jeune, toute jolie, qu'une foule en gaieté couvre d'abord de crachats et veut ensuite lapider, après lui avoir déchiré ses vêtements... Ce n'est pas des brutes marocaines qui voulaient s'en partager la chemise, et cela ne se passait point dans une kasbah lointaine. C'est des honnêtes gens d'Alger qui s'offraient cet exquis plaisir devant la mairie d'une grande ville qu'on dit française. Et toutes les vilenies, toutes les cruautés, tous les crimes, tout ce qui divertissait les Algériens antisémites — la presque unanimité des Européens d'Algérie — toutes ces abominations qui déconcertent notre raison, et qui sont d'hier, est-ce que tout cela n'est point de la même barbarie que ce que nous trouvons si barbare chez le Marocain ? Oui. L'homme est partout quelque chose de bien.

Et pour nous consoler, notons que si le Juif était à la place du Marocain, les mêmes horreurs se passeraient, avec l'unique différence que le bourreau deviendrait la victime.

Sans rechercher les antiques histoires de Cyrène on peut trouver dans le Maroc d'aujourd'hui plus d'une tragique aventure où le Juif

a prouvé que lorsqu'il a la force il sait en abuser aussi parfaitement que n'importe qui.

Et je ne parle pas des abus classiques, des abus connus, de ceux que Shakspeare incarna dans le personnage de Shylock. Evidemment toutes les fois qu'un Juif marocain, passez-moi l'expression, peut serrer la vis à quelque débiteur, il tourne dessus comme les bourreaux d'Espagne sur le garrot. Mais je sais telles et telles histoires, et j'ai tels et tels souvenirs personnels, qui montrent, dans un ordre de faits purement physiques, la cruauté du Juif marocain pareille à celle du Maure, du Kabyle et de l'Arabe dans le même pays.

Peut-être un jour publierai-je la romanesque histoire de cette pauvre petite danseuse, qu'un Juif conduisit chez le Sultan, comme étant la vraie Cléo de Mérode, et fit « disparaitre » ensuite pour que la supercherie ne fut pas ébruitée. Elle montrera quelques traits de férocité caractéristiques.

Mais puisque nous sommes au chapitre des origines, je préfère vous dire une légende qui explique miraculeusement l'exode des Juifs d'Espagne vers les Etats barbaresques.

Elle fut publiée en 1833 par le capitaine Rozet; qui la tenait d'un Juif d'Alger.

« En 1390, le premier rabbin de Séville, Simon-ben-Smia, qui possédait une grande fortune, fut arrêté et mis en prison par ordre du roi d'Espagne, avec soixante des principaux chefs des familles juives... Peu de temps après l'emprisonnement du rabbin, le roi ordonna de le mettre à mort, ainsi que tous ceux qui étaient enfermés avec lui.

La veille du jour fixé pour l'exécution, dans le moment où tous ses compagnons d'infortune s'abandonnaient au désespoir et à la douleur, Simon prit un morceau de charbon et dessina un vaisseau sur la muraille. Se tournant ensuite vers ceux qui pleuraient. « Que tous ceux qui croient en Dieu, dit-il, et qui veulent sortir d'ici à l'instant même, mettent avec moi le doigt sur ce bâtiment ». Tous le firent, et aussitôt ce navire de charbon devint un navire véritable, qui se mit de lui-même en mouvement. La muraille s'ouvrit pour le laisser passer. Il traversa Séville au grand étonnement de tous les habitants, sans en écraser un seul, ni démolir une maison, et se rendit droit à la mer avec ceux qu'il portait ».

Le bateau navigua ensuite, non moins miraculeusement, jusqu'à la côte africaine. Le capitaine

Rozet ajoute que cette légende lui ayant paru plaisante, il voulut en rire avec un Juif d'Alger. Celui-ci, qui était un homme instruit, parlant plusieurs langues, et surtout parfaitement français, répondit froidement : « C'est un article de notre foi ».

Le bon capitaine semble étonné qu'un homme raisonnable ait pu avoir un tel « article de foi ». Cependant n'y a-t-il pas quelques histoires un peu plus fortes, à l'actif d'un très ancien rabbin juif dissident, le dénommé Jésus, et que beaucoup d'hommes, à réputation de raison, tiennent également pour articles de leur foi ?



Je parlais avec un Maure des mauvais traitements subis par le Juif, notamment de la bastonnade. — « C'est un peuple destiné au châtiment par les pieds... Vous mêmes ne lui apportez-vous point des souliers vernis... Ça les fait bien plus souffrir que le bâton... »



CHAPITRE III

COMMENT LES JUIFS ONT-ILS PU VIVRE AU MAROC MALGRÉ TANT DE PERSÉCUTIONS

Résumons les faits caractéristiques de la condition d'Israël au Maroc.

C'est : L'entassement dans des mellahs sans

le moindre confort; la pauvreté ; la mauvaise nourriture ; les mauvais traitements constants ; les massacres fort souvent ; le viol des femmes à toute occasion. Sachant cela et voyant, par ailleurs, le nombre relativement considérable de Juifs qui vivent actuellement au Maroc, pour peu que l'on ait de sens critique, on est conduit à se demander : 1° Comment peut-il y avoir autant de Juifs ; 2° Comment ces Juifs peuvent-ils être encore des Juifs, les femmes ayant été si souvent violées ou prostituées.

Dans un autre chapitre je répondrai à cette question. Dans celui-ci cherchons comment le Juif a pu, malgré son épouvantable condition, ne pas mourir.

Il ne suffit pas de dire avec l'éminent écrivain bruxellois, M. E. Picard, que le Juif, étant une vermine, quoi qu'on puisse en écraser il en reste toujours. En effet, cela ne signifie rien. Et ce qu'on a lu plus haut de M. H.-M.-P. de la Martinière n'a pas plus de sens. Répéter avec une foule d'autres écrivains que je ne puis citer, car ils sont trop nombreux, que dans son abjection même le Juif trouvait le salut, ne serait pas davantage raisonnable. Pour que ce paria continuellement razzié, dépouillé, volé, ait pu, sans terre

à cultiver, gagner sa vie sous le guet de ses tyrans ;

Pour que ces familles parquées dans l'ordure, proies désignées à toutes les maladies, à toutes les épidémies aient pu vivre ;

Pour que les survivants des massacres qui, tant de fois ensanglantèrent les mellahs, aient pu reconstituer des familles ;

Evidemment il faut, pour comprendre cette force magnifique de résistance et leur vitalité puissante, une autre explication que celle de la « vermine » ou de « l'abjection ».

Voici.

Deux enseignements, deux livres, dont les Juifs rougissent aujourd'hui — en vérité je me demande pourquoi — les sauvèrent dans toutes les persécutions qui les ont frappés en tous pays.

Pour vivre ils devaient se défendre contre les hommes leurs tyrans et contre la nature que les conditions du ghetto faisaient aussi une ennemie. Donc il leur fallait une tactique de défense sociale et une hygiène.

Ils eurent *le Talmud* et les préceptes de Maïmonide.

Les écrivains, même Juifs, condamnent en grande partie le Talmud. Ils ont tort. Il ne

faut ni étudier ni apprécier le Talmud en l'appliquant aux conditions sociales d'un citoyen français juif vivant à Paris en 1907. On doit se reporter aux conditions du temps où il fut écrit, aux conditions sociales, d'Israël opprimé, qui le rendirent nécessaire. Le Talmud est un code de résistance à l'usage de faibles qui doivent se défendre contre des forts. C'était quelque chose d'analogue aux manuels de service en campagne, aux codes de tactique militaire. Que par toutes les ruses, dues au génie des plus habiles rabbins, le Talmud ait donné aux Juifs l'art de tromper, de voler, de tuer même le goy, n'était-ce point légitime, nécessaire, du moment que le goy tenait le Juif dans les conditions que l'on sait? Il est absolument ridicule de vouloir autour de ce fait des considérations de morale ou d'immoralité. C'était la guerre faite au Juif par le chrétien et le musulman. Le Juif, qui ne voulait point mourir, et demeurer Juif cependant, se défendait. Ses tromperies, ses ruses, ses mensonges sa déloyauté... mais il me semble qu'on enseigne encore aujourd'hui dans toutes les écoles militaires qu'il faut toujours essayer de tromper l'ennemi, que la ruse est une arme de combat; qu'il faut mentir pour que cet ennemi ne soit



pas renseigné et qu'il n'y a pas déloyauté à le berner.

La lâcheté du Juif... mais il me semble que le grand tacticien est encore aujourd'hui celui qui manœuvre pour attaquer en nombre supérieur, par surprise, et sans danger.

La noirceur d'âme et la cruauté du Juif... mais il me semble qu'un obus à la mélinite, une torpille une mine, un sous-marin... oui, qu'on réfléchisse...

Maintenant si l'on disait que cette formation mentale par le Talmud n'a pas tout à fait préparé le Juif à vivre en citoyen parmi les chrétiens ou les musulmans, un logicien répondrait que l'éducation des classes militaires, des familles militaires, des individus militaires, ne serait pas non plus très apte à former des concitoyens pour les gens paisibles.

Je n'insiste pas. J'ai simplement voulu montrer comment, n'ayant point la force du glaive, ne pouvant cultiver la terre, parqués en des mellahs qui sont des cachots, volés dès que le geôlier leur supposait quelque argent, les Juifs ont tout de même pu vivre au milieu des Marocains, en courtiers, en serviteurs, et, disons le mot, en usuriers. Ils ne pouvaient faire autre chose. Il fallait qu'ils le fissent. Le Talmud leur apprit à le faire bien.

Voilà pour la résistance morale, sociale.

Voici pour la résistance physique salut des individus et salut de la race.

Tous les voyageurs qui sont entrés dans les

mellahs marocains se sont demandé comment il était possible que des hommes vécussent « là-dedans ».

Ce n'est point par goût ni par plaisir que les Juifs y demeuraient. Dans les villes de la côte à Tanger, aussitôt qu'ils ont pu en sortir, ils l'ont fait. Mais durant des siècles ils ont été obligés de vivre dans ces « sentines infectes ». Ils y ont vécu parce qu'ils avaient une « hygiène ». Le Talmud leur enseignait à se défendre contre la tyrannie des hommes. Les préceptes de Maïmonide leur apprirent à se défendre contre les mauvaises conditions naturelles que leur imposait la tyrannie de leurs maîtres.

Le Dr Bertherand, dont les études sur l'Afrique du Nord font autorité, avait été frappé par « la « merveilleuse aptitude de la race juive d'échapper « aux épidémies, d'acquérir une résistance vitale « et une longévité des plus remarquables ». Et il ajoutait « que cela devait s'expliquer « par une hygiène supérieure à toute autre. » Aussi avait-il cherché. Et il avait trouvé les « *Principes de la santé physique et morale de l'homme*, par Arab Mouchi ben mimoun, autrement dit le rabbin Maïmonide. Traduits par M. Carcousse, il les édita en 1887, chez M. Ruff, à Alger.



Quand on a lu ces principes, quand on sait que les rabbins les enseignaient et que les Juifs



les suivaient au Maroc, alors on comprend que les races d'Israël aient survécu dans ce pays à toutes les causes de dégénérescence de maladie et de mort que la méchanceté de l'homme avait réunies contre elles.

Il serait trop long d'analyser ici complètement ces principes du grand savant d'Egypte. Nous en indiquerons seulement l'essentiel. Quelles sont les principales causes d'anéantissement des groupes humains placés dans de mauvaises conditions naturelles ?

C'est, coïncidant avec une insuffisante nourriture l'abus des plaisirs vénériens et l'oubli de ce que l'avenir de la race impose à l'individu dans le mariage.

Et c'est aussi, coïncidant avec le séjour dans une atmosphère contaminée, les autointoxications qui sont dues aux mauvaises digestions et aux excrétions retardées.

Y remédier c'est l'essentiel de l'hygiène pour les parias... et pour les autres également.

Les plaisirs vénériens. Vous savez le mot de la pauvre femme à la grande dame : « C'est le dessert du pauvre ». Et celui du paysan : « A quoi donc voulez-vous que nous passions les longues soirées et les longues nuits d'hiver ». Ce que disent les pauvres gens, ce que disent les paysans, les juifs des mellahs ne le disaient peut-être point, mais, certainement le faisaient.

Aussi l'un des grands soucis de Maïmonide fut de régler religieusement l'accomplissement de

l'acte imposé par la Nature aux hommes pour que l'humanité se perpétue.

Entre autres de ses prescriptions, je cite :

« L'acte de génération, c'est la force du corps, « c'est un luminaire pour les yeux, mais lors- « qu'on en abuse, le corps est consumé dans « sa vigueur, la vie est anéantie. Salomon « l'a bien dit dans sa sagesse, ne donne point « ta force aux femmes.

« Quiconque est plongé dans l'abus des femmes « se voit assaillir par la décrépitude ; sa force « est perdue, ses yeux s'affaiblissent ; une mau- « vaise odeur s'exhale de sa bouche, de ses « aisselles ; ses cheveux, ses sourcils, ses cils « tombent.

« Les poils de la barbe, des aisselles, des jambes « se multiplient au contraire ; les dents s'ébran- « lent et tombent. En outre d'autres maladies « sont imminentes. Les médecins ont dit : « Un « homme sur mille meurt de maladie ordinaire, « et mille par l'abus des femmes ». Aussi doit-on « prendre des précautions à ce sujet, si l'on veut « vivre sans souffrances.

« On ne doit accomplir l'acte de génération « que lorsqu'on se croit sain et très fort.

« Lorsque l'homme est en état de désir, d'une

« manière naturelle et inconsciente, et qu'après « avoir dirigé ses pensées vers d'autres sujets, il « sent son désir persister, qu'il éprouve des « lourdeurs dans les reins, que ses nerfs sont « comme tendus et que sa chair est chaude, « c'est qu'il a besoin d'accomplir l'acte de géné- « ration, et il est alors hygiénique de le faire.

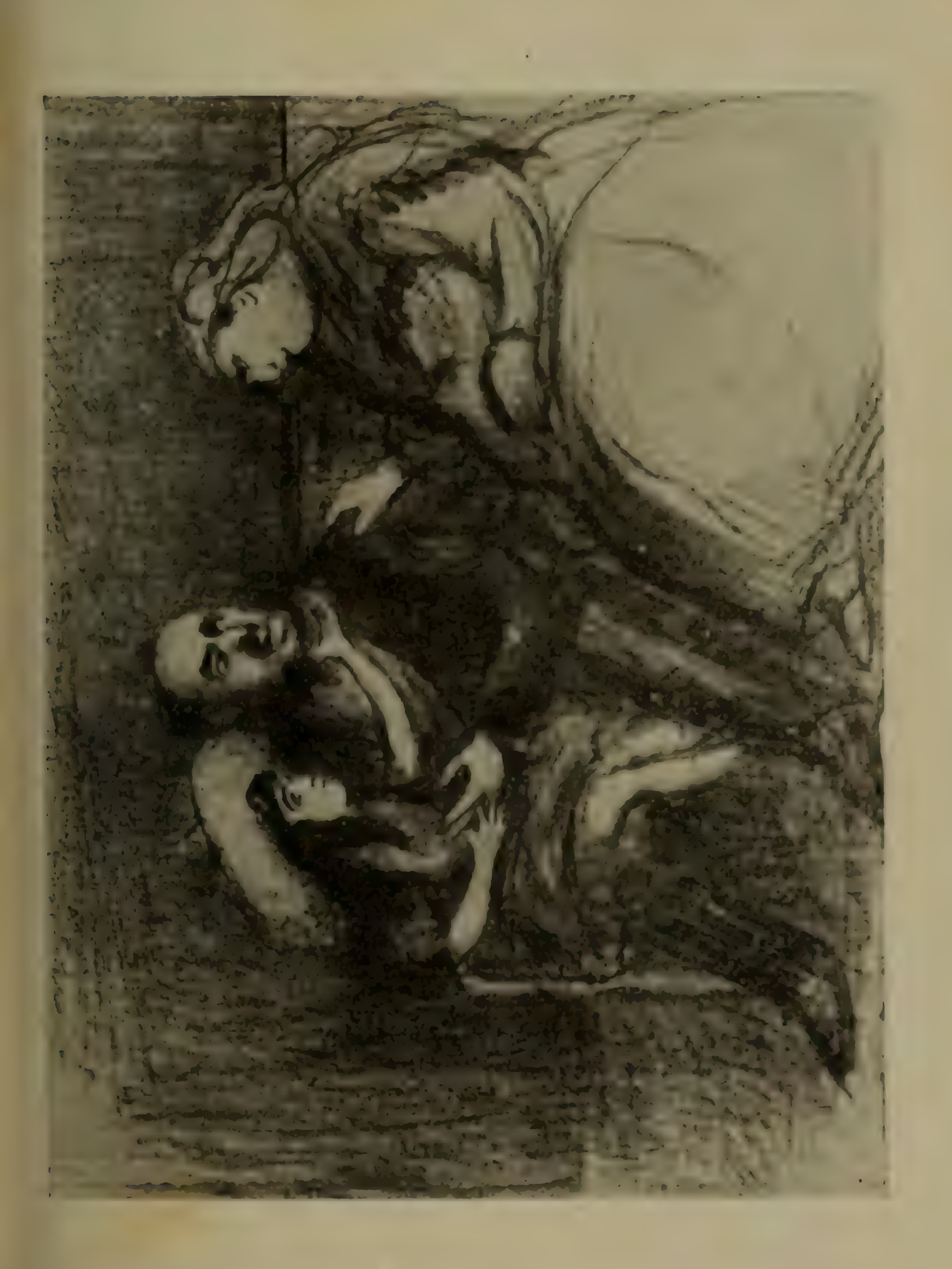
« On ne doit pas se livrer au rapprochement « sexuel quand on est rassasié ni quand on a « faim : il faut toujours attendre que les ali- « ments soient digérés.

« Avant comme après on doit s'observer « pour voir si le besoin d'uriner ou d'aller à la « selle n'est pas urgent.

« Il ne faut pas se livrer au rapprochement « sexuel, debout ou assis, ni au bain, ni le jour « où on a été au bain, ni le jour d'une saignée, « ni au moment de se mettre en voyage ou « d'en être revenu... etc... »

Dire que ces prescriptions de sagesse furent suivies à la lettre par les juifs marocains, serait exagérer. Car le Juif marocain est un homme. Il aime le « flirt » et... le reste. Sans être voyeur j'ai vu beaucoup au Maroc. Mes dessins sont vrais.

La lubricité du Juif de l'Afrique du Nord, qui a frappé tous les observateurs, et que les



antisémites lui ont tant reprochée est réelle. D'ailleurs, elle s'explique par les conditions spéciales de l'existence de la race, pendant si longtemps claustrée, pour ainsi dire, en ses mellahs, en ses ghettos. Le Juif, pendant des siècles, fut obligé de vivre beaucoup plus de son cerveau, de ses nerfs, que de ses muscles. Il a tout un long atavisme de suractivité cérébrale. La circulation de l'influx nerveux, chez lui, est plus intense que chez les hommes dont le passé ancestral est un passé de fatigue musculaire, aux champs, et qui ont, eux, surtout le développement de la circulation sanguine. L'être ainsi caractérisé par une plus grande puissance des fonctions cérébrales, quand il ne la dépense point en travail intelligent, soit dans le commerce, soit dans la banque, soit dans les arts, soit dans les lettres, devient fatalement un libidineux paillard..

Il est naturellement livré à la femme. Et non moins naturellement il en abuse.

Cela arrive même aux gens qui, ayant ailleurs emploi de leur activité cérébrale, pourraient plus facilement éviter cet abus. Cela se voit au Maroc. La seule différence qu'il y ait alors entre les pauvres diables et les gens riches, c'est que les premiers ont... comment dirai-je

cela ?... le choix moins exigeant que les autres.

Comme la femme est engendrée par l'homme, elle a le même tempérament. Cette constatation rend inutiles plus longues explications. Facilement on comprend pourquoi les rabbins se sont appliqués à refréner la lubricité de leurs communautés, et pourquoi si souvent ils ne sont point écoutés.

Mais cela est-il particulier aux Juifs ?

Mais à Paris... ? La sagesse de Maïmonide y serait, j'en ai peur, encore beaucoup moins prisée que dans les mellahs. Cependant elle y serait aussi utile. Sans évoquer les ombres de tels ou tels illustres qui moururent pour avoir oublié cette sagesse prudente, combien en voyons-nous chaque année, qui disparaissent... et qui vivraient encore, sains et forts, s'ils avaient lu et suivi les préceptes de Maïmonide!





CHAPITRE IV

ISRAEL AU MAROC A DONC PU VIVRE. QU'EST-IL AUJOURDHUI.

Donc Israël a pu vivre et se multiplier, malgré

les persécutions et l'oppression, grâce au Talmud et à Maïmonide dont, plus loin, je citerai quelques autres prescriptions.

Presque tous les voyageurs qui l'ont étudié semblent regretter qu'il existe, car ils nous le dépeignent sous les plus laides couleurs. Il semblerait qu'ils n'aient vu que ses défauts.

Dans les mellahs de l'intérieur ils notent presque uniquement son « abjection » et sa servilité ! Un passage de M. Aubin sur ce propos est caractéristique. Je le transcris.

« L'abjection matérielle conduit aisément à « l'abaissement des caractères. Les marques « de servilité abondent chez les Juifs marocains « surtout dans les petites villes du Haouz, où « leur existence même est livrée à l'arbitraire « des caïds locaux. Il est agaçant de voir sur « les grands chemins, les passants juifs s'in- « cliner profondément et baiser la main de vos « domestiques en leur prodiguant des ya Sidi, « ô mon seigneur ! et les formalités les plus obsé- « quieuses. Voilà autant de raisons pour marquer « l'extraordinaire mépris marqué à l'égard des « juifs par les musulmans, et les critiques « sévères formulées par tous les représentants de « l'alliance israélite qui aspirent maintenant



« à la « conversion » des Juifs marocains ».

La servilité, paraît-il, irait cependant de pair avec l'arrogance.

M. le vicomte de Foucauld (aujourd'hui le R. P. de Foucauld) a vu le Juif marocain avec ces deux défauts... et quelques autres. Citons encore :

« Les Israélites au Maroc se divisent en « deux classes : ceux des régions soumises au « Sultan, Juifs de Blad-el-Maghzen ; ceux « des contrées indépendantes, Juifs de Blad-es-« Siba.

« Les premiers, protégés des puissances euro-« péennes, soutenus par le Sultan, qui voit en « eux un élément nécessaire à la prospérité com-« merciale de son empire et à sa propre richesse, « tiennent par la corruption les magistrats, « auxquels ils parlent haut, tout en leur baisant « les mains, acquièrent de grandes fortunes, « oppriment les musulmans pauvres, sont res-« pectés des riches et parviennent à résoudre « le problème difficile de contenter à la fois « leur avarice, leur orgueil et leur haine de ce qui « n'est pas Juif. Ils vivent grassement, sont « paresseux et efféminés, ont tous les vices et « toutes les faiblesses de la civilisation, sans « en avoir aucune des délicatesses. Sans qua-« lités et sans vertus, plaçant le bonheur dans « la satisfaction des sens, et ne reculant devant



« rien pour l'atteindre, ils se trouvent heureux
« et se croient sages.

« Les Juifs de Blad-es-Siba ne sont pas moins
« méprisables, mais ils sont malheureux : atta-
« chés à la glèbe, ayant chacun leur seigneur
« musulman dont ils sont la propriété, pressurés

« sans mesure, se voyant enlever au jour le « jour ce qu'ils gagnent avec peine, sans sécu- « rité ni pour leurs biens, ni pour leurs personnes, « ils sont les plus infortunés des hommes. Pa- « resseux, avares, gourmands, ivrognes, men- « teurs, voleurs, haineux surtout, sans foi ni « bonté, ils ont tous les vices des Juifs de Blad- « el-Maghzen, moins la lâcheté. Les périls qui « les menacent à toute heure, leur ont donné une « énergie de caractère inconnue à ceux-ci et qui « parfois dégénère en sauvagerie sanguinaire.

« J'écris des Juifs du Maroc moins de mal que « je n'en pense, parler d'eux favorablement « serait altérer la vérité. Mes observations s'ap- « pliquent à la masse du peuple ; dans le mal « général il existe d'heureuses exceptions. A « Fez, à Safran, à Makmar, à Tara, à Tarenakht, « à Debdou, en d'autres lieux encore, j'ai vu des « Israélites donner l'exemple de la vertu. Le « grand rabbin de Fez était aux yeux des musul- « mans mêmes un des hommes les plus justes de son « temps. Mais ces modèles sont rares et on les « imite peu ! »

Israël est donc servile... eh ! grands dieux certainement... lorsqu'il ne peut pas faire autrement pour conserver sa vie. Est-ce que cela ne



Le ridicule d'exagérer le chic européen de leur condition nouvelle expose quelquefois les uifs de Tanger à de grosses terreurs quand ils veulent chasser.



La jeunesse dorée d'Israël à Tanger aime la danse et ne dédaigne point les serveuses de brasseries.



Les juifs marocains émancipés, sans doute afin de justifier leur qualification d'espagnols, se disputent les petites chanteuses d'Espagne qui viennent à Tanger.

s'est pas toujours vu et partout, même chez nous, surtout chez nous, dans les classes qui sont aujourd'hui les plus fières ? Mais si on pardonne cela au chrétien, on ne le pardonne pas au juif, même quand on n'est pas antisémite.

La littérature des antisémites, elle, est féroce. En voici deux échantillons qui viennent d'Alger. Le premier, consacré au rabbin de Saint-Denis du Sig parut dans l'*Antijuif* du 11 août 1899.

« ... C'était un de ces beaux Juifs marocains « qui, vus au repos, vous laissent perplexes « sur le rang qu'ils occupent dans l'échelle « animale.

« On se demande : est-ce un cochon, un boule- « dogue, un macaque ou un jeune chameau ? « C'est un peu de tout cela, en somme, au « physique et au moral. Cependant, ne croyez « pas qu'il se déplaise à lui-même; au contraire « il se croit très séduisant.

« Au fond il n'a pas tort, puisqu'il trouve à « séduire !

« Mais n'allez pas croire que sa conquête soit « une de ces jeunes guenons qui n'ont de la « femme que le sexe ; pas du tout ; est-ce ques- « tions de douros, de bijoux ou autres miroirs à « alouettes ? Toujours est-il que l'être qui a



« laissé s'écrouler cette outre d'huile sur ses « charmes, est jeune et jolie, pleine d'appâts, « mais heureusement... Juive, l'honneur de la « femme est sauf !

« Au moment où les deux animaux chantaient « le plus beau couplet.....

« Dans ce tableau rapide des mœurs youtrines « on ne doit voir que l'origine de la corruption « qui nous envahit chaque jour d'avantage.

« La décence nous a fait passer sur des détails « absolument dégoûtants, dans cette affaire qui « a révolté Saint-Denis du Sig, où cette colonie « de Juifs marocains apporte l'usure et la dépra- « vation à un degré invraisemblable »...

L'autre, qui est en vers, car il y a des poëtes en Algérie, parut également dans l'*Antijuif* (27 janvier 1898). Consacré aux juifs émancipés d'Alger il peut s'appliquer à ceux de Tanger.

« Les Juifs avant not'conquête
« Etaient d'sales bêtes
« Ils étaient crasseux et teigneux
« Avant Crémieux
« Maintenant l'Juif est un autre homme
« Il fait la gomme
« Il fait le select le pschutteux
« Depuis Crémieux.

« Les Juifs avant not'conquête
« Etaient d'sales bêtes
« On leur crachait dedans les yeux
Avant Crémieux



« Maintenant le Juif plein d'importance
« Gonfle sa panse
« Il se croit descendu des Dieux
« Depuis Crémieux.

« Les Juifs avant notre conquête
« Faisaient d'sales têtes,
« Quand le Dey exigeait d'eux
« Quelque chose d'honteux
« Maintenant ils ont tous des cocottes
« Qui les bécottent
« Et se croient aimés pour leurs beaux yeux
« Depuis Crémieux.
« Etc., etc. »

Je vous fais grâce des et cæteras, car ils sont vraiment trop dans le goût algérien, et chacun sait que le goût algérien n'est pas précisément le bon goût.

Incontestablement les Juifs marocains lorsqu'ils sont esclaves ont les vices de la servilité, et lorsqu'ils se libèrent ils ne peuvent éviter les défauts de l'affranchi. Mais, encore une fois, c'est un phénomène humain, régulier, normal, naturel, qui est de tous les temps et de tous les pays, et s'applique à toutes les races, à toutes les classes. Condamner les Juifs marocains parce qu'ils se montrent tels que je les ai dessinés dans les illustrations de ce chapitre, arrogants, insolents, orgueilleux et vaniteux, bruyamment fêtards et noçeurs ou bien gourmands, outrageu-

sement gourmands, aimant le vin et les bijoux, vraiment cela serait tout à fait ridicule.

Hommes, pauvres hommes, les lois de l'humanité les régissent... malgré tous les sages préceptes de Moïse, de Salomon et de Maïmonide.





CHAPITRE V

LA SOCIÉTÉ CHEZ LES JUIFS MAROCAINS

Ainsi, d'après les auteurs, et les plus modérés, les plus réservés, ceux par exemple qui publient leurs observations de voyage dans le *Tour du Monde*, comme M. Montel, « l'abjection » dans quoi vécut Israël au Maroc aurait « eu pour ré-
« sultat de déprimer la race et de développer en

« elle tous les instincts et tous les vices des popu-
« lations avilies ».

Et à l'idée des « Juifs marocains », dans l'esprit des Européens, est liée l'idée de vices crapuleux et d'instincts avilis.

Que l'on parle d'une société juive libérée, enrichie, bien élevée, cultivée, comme celle de Tanger, ayant gardé sa religion, mais évoluant vers les mœurs et les coutumes de la civilisation européenne, on persiste à ne voir cette société qu'à travers ce que je me permettrai de dire le prisme de son passé.

Les lois de l'atavisme régissent partout, je le sais, le développement des groupes humains. Partout la rigueur en est la même. Seulement il faut savoir aussi qu'elles sont très nombreuses, que la complexité en est infinie et que l'effet en varie suivant l'action de beaucoup d'autres lois. Et quand on discute ce propos il est toujours bon de relire une page célèbre que voici :

« On voit certains animaux farouches, des
« mâles et des femelles, répandus dans la cam-
« pagne, noirs, livides, nus et tout brûlés du
« soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et
« remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils
« ont comme une voix articulée, et quand ils



Des dames juives marocaines se disent espagnoles.

« se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face « humaine, et en effet ils sont des hommes ; « ils se retirent la nuit dans des tanières, où

« ils vivent de pain noir, d'écorces et de ra-
« cines ».

Labruyère décrivait ainsi le paysan de France, au temps des seigneurs et du grand Roi. Celui-là aussi était servile ; même il était serf. Il rampait aussi devant le maître et quand les valets du maître lui donnaient du pied au derrière, après avoir culbuté il devait dire merci. Et quand d'aventure un homme du château distinguait sa femme ou sa fille c'était pour lui grand honneur. Bref, dans sa « tanière » il était plus maltraité par son seigneur que le juif marocain dans le mellah par son caïd.

Pensez maintenant au rôle que les fils de l'animal décrit par Labruyère ont joué dans la société française et cela je crois vous obligera d'accepter, sans trop sourire, qu'il y ait une société juive à Tanger.

J'écris « sans trop sourire » car bien certainement, là comme partout d'ailleurs, qui voudra chercher matière à sourire, la trouvera très facilement. Mes dessins le prouvent.

Surtout, qu'on ne m'en reproche point l'humour, ni la sincérité. Les Juifs de l'*Alliance israélite* eux-mêmes ont parfois sur leurs coreligionnaires marocains de la société ou du peuple



Les plus fières viennent d'Allemagne.

des appréciations beaucoup plus dures que tout ce que je pourrais dessiner ou écrire.

J'ai lu, dans le journal le *Maroc français*, d'un ancien élève de l'alliance :

« Les Juifs qui, grâce à leur situation de « fortune s'abritent sous la protection d'une « puissance étrangère deviennent d'une arro- « gance fâcheuse et d'une morgue inconvenante...

« Les jeunes générations à Tanger et à Tétuan « jouissent d'une somme de civilisation qui de- « mande à se compléter... Malheureusement la « soif de l'or sévissant aussi, en général chez les « Juifs espagnols étouffe les spéculations de « l'esprit. Ayant toutefois acquis un léger vernis « de civilisation les populations israélites de « Tanger et de Tétuan sont presque confondues « avec les colonies chrétiennes ».

Ce Juif de l'alliance est plutôt sévère et pour ses coreligionnaires et pour les colonies chrétiennes.

Il est vrai qu'à Tanger, aussi bien dans les colonies chrétiennes que dans la communauté juive « les spéculations de l'esprit » sont moins en honneur que les autres. Et cela se comprend de reste, car elles ne permettraient pas de gagner beaucoup d'or, et, sans avoir une soif honteuse du vil métal, à Tanger comme ailleurs, il en faut

tout de même un peu aux gens qui ont la prétention de vivre. Or les Juifs protégés et naturalisés, les Juifs qui se disent et que nous devons croire « de la société », à Tanger, ont la prétention non seulement de vivre, mais de vivre le mieux possible. Incontestablement cette prétention agace les vieux Marocains désespérés de ne pouvoir plus, comme au bon temps passé, leur tirer les cheveux, leur cracher dans les yeux ni leur donner des coups de bâton. Ces excellents Marocains n'ont sans doute point tort de regretter l'heureux temps où pareils amusements sur le Juif ne coûtaient rien, et où, par-dessus le marché, quand la femme ou la fille du Juif étaient jolies ça ne coûtait pas plus cher pour se les offrir. Mais on conviendra que ledit Juif n'a peut-être pas tort non plus de préférer à ce temps-là, celui d'aujourd'hui, qui lui permet, au moins à Tanger, de vivre aussi libre que les chrétiens de toutes nations, et d'y vivre à sa prétention.

Bien qu'ils n'aient pas les mêmes raisons que les Marocains d'être agacés par cela, beaucoup de chrétiens n'en sont qu'à demi contents.

Est-ce parce qu'au léger vernis de civilisation » qui permet de les confondre avec les colonies chrétiennes les Juifs, à force de travail,



Terrible opération !

voudraient ajouter un épais vernis de richesse et de luxe qui rendît impossible toute confusion ?

Peut-être !

En tout cas les Juifs de Tanger font tout ce



Compression redoutable !

qu'ils peuvent pour devenir riches. Et beaucoup tâchent à prouver qu'ils le sont devenus, en

affichant un luxe qui déplairait certainement à leurs anciens sages. « Ils ne devraient se fati-
« guer que pour obtenir les choses nécessaires
« à la vie et selon les besoins du moment. L'Ecri-
« ture a dit : « Il est bon que le juste ait un peu. » Un peu ne leur suffit point et ils se fatiguent pour obtenir bien des choses qui ne sont point nécessaires à la vie. Il ne leur importe guère de mériter le nom de « Hacid » ou « Hackham », de modeste et de sage ; ils préfèrent celui de riche.

Leurs femmes surtout ! N'allez point leur dire que « la bonne voie ne consiste pas seulement
« à être modeste, il faut encore être humble.
« C'est pourquoi il a été dit en parlant de Moïse,
« qu'il était extrêmement humble. Aussi nos
« sages nous ordonnent-ils : Sois très humble ». Vous seriez en effet aussi mal reçu que si vous alliez porter la parole de Moïse dans les salons juifs de Paris, de Vienne ou de Londres.

J'ai tort d'écrire « aussi mal » car à Tanger les Juives ne sont pas orgueilleuses d'aussi longtemps que celles de Londres, Paris ou Vienne. Elles auraient plus d'indulgence pour votre naïveté. Elles ne trouveraient la plaisanterie vraiment trop forte que si vous leur citiez ces autres paroles du Sage : « Les hommes justes

« sont opprimés mais ils n'oppriment pas. Ils « écoutent les injures sans riposter. Ils font tout « avec amour. Ils sont contents des épreuves ». Car les épreuves, en pays marocains vous savez ce que c'était. Vous comprenez que des femmes tremblent en redoutant ce que cela peut être encore aujourd'hui. Le pillage de Casablanca n'est-il pas d'hier ! Et dans pareilles crises nulle famille juive n'est épargnée. Les femmes riches, les femmes de la société subissent le même sort que les femmes du peuple. Quand la sauvagerie du persécuteur frappe Israël, qui souffre le plus ? Incontestablement les femmes. Les hommes sont tués du coup ; les réserve-t-on pour les supplices, la mort néanmoins ne tarde pas à les délivrer. Lorsque le zèle des dragons de M. de Villars portait la bonne parole de Bossuet — de cet homme saint ! — dans les Cévennes, qui souffrait le plus ? Les femmes. C'est la même chose au Maroc où les cavaliers des tribus et les soldats du maghzen ont exactement la même âme que les dragons de Villars...

Donc il était naturel que l'effort vers l'émancipation, vers la libération, fut imposé avec ténacité au Juif par sa femme. Et il est naturel aussi que dans les classes qui ont pu déjà réaliser

cette libération, la femme en ait l'orgueil, même excessif. Que cet orgueil nous fasse quelquefois sourire et que le dessinateur puisse trouver amusants, d'un caractère plaisant, les costumes à la dernière mode, les fanfreluches de cocottes, les chapeaux à panaches, les corsets droits, les bas de soie, les petits souliers des mamans, et les jupes trop courtes des fillettes, et que nous en plaisantions, cela ne doit pas nous faire oublier ce qu'il y eut de belle énergie, de patiente volonté et de grandeur d'âme chez la femme juive en ce long et douloureux effort qui, des ghettos où elle ne voulait pas rester, l'a conduite enfin aux villas du Marchan où elle voulait aller.

Oscar Lenz avait nettement vu ce désir et cette volonté chez les femmes juives du Maroc lorsqu'il en disait il y a quarante ans :

« Elles regardent curieusement et amicale-
« ment l'étranger du Nord avec l'éclair humide
« de leurs grands yeux ; elles se content à l'oreille
« que le Roumi vient d'un pays où les Juifs
« n'ont pas coutume de marcher pieds nus et où,
« au contraire, ils possèdent les plus beaux palais,
« les chevaux et les voitures les plus chers... »

Oui, leur condition leur pesait. Elles en voulaient changer.



...Quand on a l'honneur d'être l'épouse du correspondant des grands journaux de Paris on doit savoir souffrir pour être à la mode.

Certains voyageurs comme Schikler en 1860 avaient beau trouver très bien et leurs maisons et leurs réunions et leurs costumes... car Schikler est un des très rares voyageurs qui aient vu le Juif marocain dans un agréable jour.

Il écrivait de sa maison :

« Une petite cour carrée, de grandes chambres, « de nombreux petits miroirs ornés de cuivre « doré, une école juive près de la maison, où « les enfants récitent leurs leçons en chantant « en chœur, et une impression générale de pro- « preté et de fraîcheur, sont les souvenirs que « j'en ai emportés ».

Et il disait d'une fête :

« C'est une réunion de dames juives dont la « parure splendide fait ressortir la beauté. L'une « d'elles, coiffée d'un turban bleu et or porte une « veste bleue et or sur une longue jupe rouge ; « une autre est tout en rouge couvert d'or ; une « autre en violet et fichu bleu foncé couvrant « entièrement les cheveux.

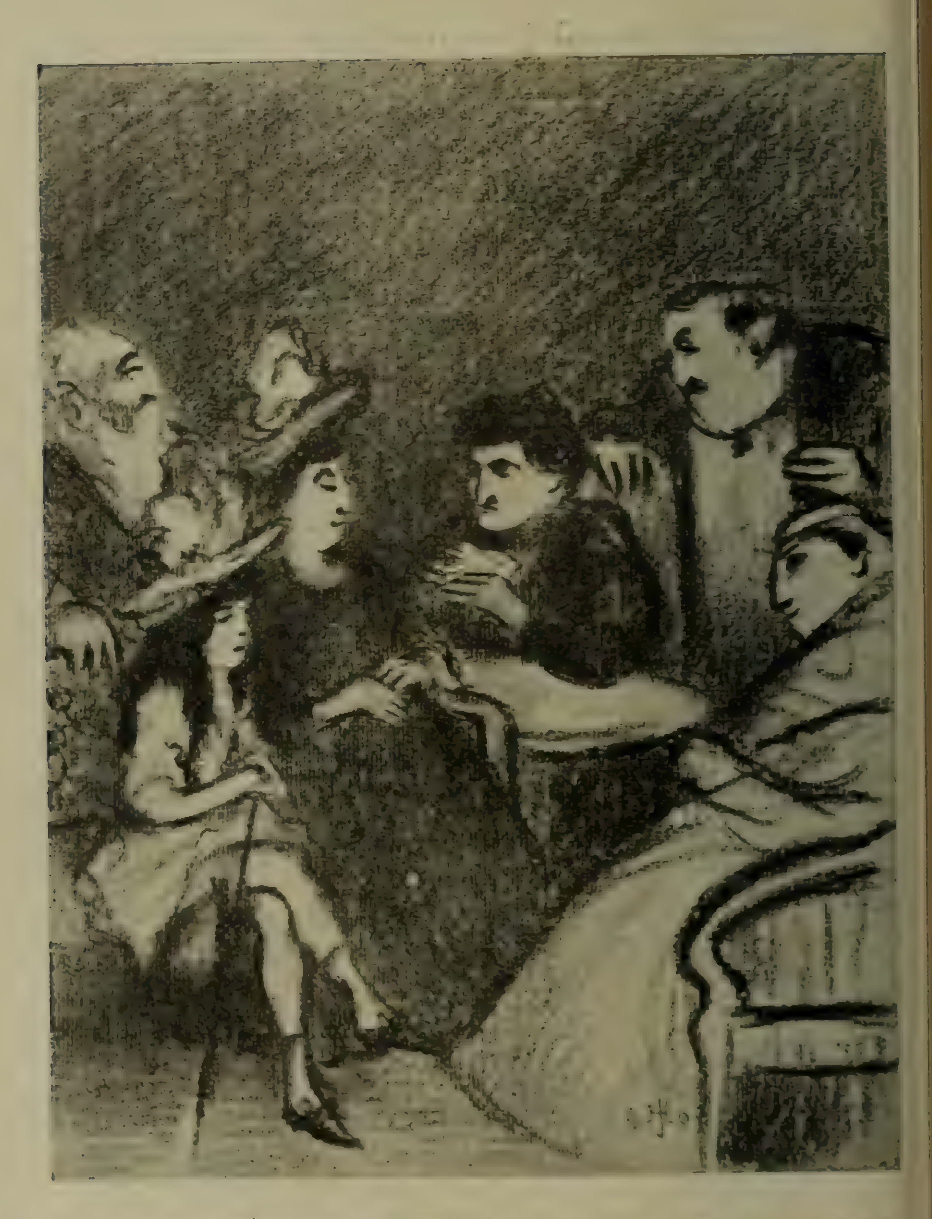
« Leurs bijoux sont splendides, surtout les « pendants d'oreilles et les agrafes des cheveux. « Autour de leurs tailles flexibles se nouent de « longues et brillantes ceintures. De temps à « autre, à force de prière, on obtient qu'une

« des jeunes filles danse ; c'est un pas lent et
« grave ; une main posée sur la hanche, forte-
« ment agitée, puis les deux mains retournant
« entre elles un mouchoir, elle tourne lentement
« sur elle-même plusieurs fois, et la danse finit
« par un salut.

« ... les dames retournent chez elles, suivies d'un esclave. »

Elles avaient des esclaves. Mais elles l'étaient aussi elles-mêmes.

N'accusez pas ce voyageur d'avoir été la dupe d'un mirage en se laissant séduire par la grâce, la beauté et la magnificence d'une réunion de dames juives du Maroc en leurs costumes traditionnels, et dans le cadre d'une demeure ayant conservé le charme du style, que les sémites ont trouvé pour rendre élégants les plus pauvres logis. J'ai aussi vu cela.. Même ce qui fait mon crayon peut-être cruel contre le mauvais goût des « émancipées » c'est que je ne leur pardonne point d'avoir abandonné les costumes de leurs aïeules, qui étaient si beaux, l'architecture de leurs vieilles maisons, qui avait tant de grâce charmante, pour adopter la hideuse contrefaçon de nos modes et l'horrible style — car il parait que c'est un style ! — de nos affreuses villas de banlieue.



Dans le monde petite visite sans cérémonie, on se tire les cartes.



C'est du Wagner. L'or du Rhin... naturellement.

Mais quoi ! n'ont-elles point cru, par là, qu'elles entraient plus complètement dans cette civilisation qu'on leur reprochait de ne point accepter? Et puis, n'y avait-il pas le commerce, « notre commerce » à « faire marcher ?»

Que je profite de cela pour « liquider » en passant, d'un mot, une très grosse question.

Les peuples doivent évoluer dans *leur* civilisation, et non dans celle d'autrui. Le Juif marocain avait *sa* civilisation qui était le produit de *sa* race et du milieu dans quoi tournait son destin. Il devait l'améliorer politiquement, devenir libre, mais en y restant et non point en essayant d'en sortir. En développant son caractère il pouvait acquérir une belle personnalité. En tâchant à endosser une défroque européenne il offre l'aspect d'une caricature... Mais il n'a pas compris cela, ses éducateurs ne l'ont pas compris davantage. Alors... vraiment nous aurions mauvaise grâce à quereller ses femmes...

Cependant... tout de même... si elles voulaient comprendre à quel point nos chapeaux empanachés, enrubanés, fleuris, sont horribles à Tanger dans cette belle et vive lumière d'Afrique, alors que les foulards de belle soie, aux riches couleurs, aux plis de souple harmonie, ont tant de grâce

Et combien l'homme de goût les voyant fagotées, sanglées, enserrées, étranglées dans leurs robes à corsets, regrette les casaques d'antan, où, sur les velours, brillaient les broderies d'or, et les larges tuniques et les voiles qui donnaient à l'ampleur des matrones si imposante majesté, et à la sveltesse des vierges tant de souplesse onduleuse et charmante.

Mais tout cela n'est que vains regrets, futilités et colifichets... c'est affaire à mes dessins, qui, dans la suite illustrant ce chapitre, caractérisent ce léger travers de la société juive de Tanger appliquée à devenir tout à fait européenne.

Autrefois la dame juive était « espagnole » et le justifiait par la mantille. Maintenant l'Allemande est venue ; et c'est la femme du monde ; la grâce est plus hautaine, mais toujours en lourdeur. En voyant, sanglées comme des cuirassiers blancs, toutes les nouvelles venues, les anciennes ont imité.

Aussi que de drames ! Le génie de la femme juive s'appliquant à vouloir que le contenant soit plus petit que le contenu. Pour la poitrine, passe encore... en bourrant bien, et en souffrant un peu, on y arrive tout de même. Mais pour les pieds ! Quand ils sont vastes et que la mode im-

pose l'escarpin pointu, c'est aussi des drames et des larmes. « Il faut savoir souffrir ma chère pour être belle. »

Et l'on tient à être belle, et pour l'étranger, et pour les amis. On voisine. Il le faut pour montrer ses toilettes. On « va en soirée ». N'est-on point de la société ? Et la société n'exige-t-elle pas « des soirées » des « matinées » où l'on joue du Wagner au piano ? Dans la bonne maison, dans le salon qui donne le ton, pour conserver la suprématie mondaine on chante même. Et l'on chante la musique ultra-moderne. Aussi les vieux, les aïeux qu'on voudrait bien ne point voir là, mais que l'on est obligé de subir, car ils sont tout de même les chefs de la famille... et de l'argent, s'ennuient-ils religieusement. Ils regrettent les réunions vraiment juives, celles où les belles filles dansaient, où les femmes ne jacassaient pas tant, où le piano était inconnu, mais où les musiciens de la race, avec la mandore, le rebec et les très antiques instruments de si harmonieuse douceur, accompagnaient ou bien les tendres chansons d'amour ou bien les vifs couplets d'humour, ces délicieux « pismonin » si gais si joyeux, si amusants... Qui blâmerait ces bons vieux de s'endormir ou bien pour demeurer



Si M. de Rothschild voulait, on reverrait les beaux jours du roi David. En attendant chantons « super flumina » du Maroc.

éveillés, de se gratter les pieds, quand la jeune dame qui étouffe en son corset glousse du Puccini avec le jeune Monsieur qui n'a pas encore digéré l'eau bue à Vichy la saison passée.

Heureusement, pour ces vieux, demeurent encore une ou deux maisons qui n'ont pas tout abandonné du passé. Les jeunes y ont bien pris le costume moderne ; mais ils conservèrent la harpe de David, et les « gisbars » y peuvent rêver à la grandeur d'Israël en y chantant leurs psaumes.

De la sorte ils peuvent oublier les tristes spectacles de la promenade sur la plage, ou le ridicule des chevauchées au cap Spartel, où les amazones et les chevaliers sur les ânes du soko ne rappellent que de très loin la fière allure de leurs aïeux de Grenade.

Mais tout cela, je le répète, c'est enfantillage et simples sujets à dessins d'humour.

De cette société juive qui à Tanger nous fait encore sourire — car déjà l'on n'aurait plus le droit d'en rire sans injustice — on peut raisonnablement penser ce que j'ai lu dans le *Maroc français* :

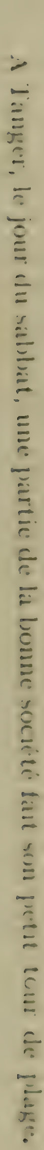
« On est autorisé à nourrir l'espoir d'un bril-
« lant avenir pour les futures générations juives

« de ces milieux où les mœurs sont absolument
« différentes de leurs autres congénères du Maroc.
« Le commerce s'y pratique avec un plus grand
« souci de l'honneur. Les règles de la bienséance
« n'y sont pas mal observées.

« Le mari est lié pour la vie à sa femme qui,
« fière de caractère, sait s'en faire respecter, tout
« en lui apportant son estime et son dévouement.
« On y possède le sentiment de la propreté et les
« notions de l'hygiène, même parmi les familles
« pauvres. »

Cela n'a rien d'étonnant. Je l'ai dit plus haut. Toujours la notion de l'hygiène exista chez Israël. Ce n'est peut-être pas lui qui l'inventa. Mais il est un des premiers qui la formula. N'est-elle pas dans sa loi religieuse ? Et n'eut-il pas des hygiénistes comme Maïmonide, dont les prescriptions prévoient et règlent tout ce qu'il y a d'essentiel dans la vie, allant jusqu'aux plus intimes détails et n'oubliant jamais que la santé de l'homme dépend absolument de la régularité de sa vie matérielle, laquelle est une vie animale, dans l'ordonnance de quoi les sentiments délicats du pur idéalisme n'ont rien à voir.

Maïmonide réglant les rapports sexuels on se récrie, et l'on se bouche le nez quand on lit ses



A Tanger, le jour du sabbat, une partie de la bonne société fait son petit tour de plage.



L'autre va flirter sur la route du Cap Spartel. Amazones et cavaliers rivalisent d'entrain.

préceptes sur la liberté du ventre. Cependant ? La bonne éducation ne permet point qu'on parle de ces choses du ventre et de tout ce qui suit la digestion. C'est vrai.

Aussi, maintenant qu'on est parfaitement élevé et qu'on se croit des anges, la fâcheuse appendicite et les autres non moins fâcheuses maladies de ventre, font dans la bonne société plus de victimes que la barbarie des Marocains n'en fit dans les mellahs.

C'était un grand hygiéniste que Maïmonide. Il disait :

« L'homme doit épancher de l'eau ou aller « du corps toutes les fois qu'il en sent le besoin ».

La femme aussi... naturellement. Et voici que la bienséance européenne apprend le contraire aux malheureuses de Tanger ! Evidemment, suivre le précepte du grand rabbin d'Egypte cela peut quelquefois n'être pas très mondain. Lorsque dans les scènes de caserne, contées par Courteline, un pauvre cavalier manifeste qu'il a besoin d'obéir à la loi naturelle cela fait rire. Et dans la société l'idée même de cela fait rougir.

Cependant, Maïmonide l'a dit :

« Celui qui est toujours au repos, qui n'est pas

« occupé et qui n'accomplit pas ses excrétions « au moment voulu, dont le ventre est resserré, « quand même il mangerait des choses saines et « se conduirait selon les règles de l'hygiène, celui-« là sera toujours souffrant et faible ».

Malgré que toutes les villas et les maisons neuves de Tanger aient, à l'anglaise, le confort spécial nécessaire, il semblerait que la jeune société juive devienne un peu « souffrante et faible ».

Qu'elle relise Maïmonide. Et qu'elle en suive la loi comme ses aïeux la suivaient religieusement dans les mellahs. Car ils la suivaient. Voici même une des conséquences curieuses de cette hygiène du ventre qui permit à la race de ne point mourir. Les Marocains défendant aux Juifs de sortir des mellahs... ce que les malheureux ne pouvaient garder en leurs maisons, les rues devinrent un peu sales. Tous les voyageurs en témoignent avec d'amusantes phrases de délicatesse froissée. Parce que les rues des mellahs sentent mauvais, au lieu d'en chercher la cause, doctoralement ils en ont déclaré le Juif un être abject. Sentant mauvais... Encore faudrait-il s'entendre. Et quand il s'agit de ces choses, toujours le souvenir me revient du bon paysan

qui, chez une élégante violemment parfumée, disait : « ..Et vous dépensez beaucoup d'argent pour arriver à puer comme ça ! » Et comme je suis un peu paysan, je me demande moi aussi ce qui sent le moins mauvais, ou le boudoir parfumé d'une juive élégante, ou la rue encrottée du Juif pauvre.

Evidemment, on m'accusera d'être paradoxal, tant paraîtra bouffonne cette assertion de barbare qu'il soit possible d'hésiter pour qualifier la bonne ou la mauvaise, entre deux odeurs à tel point dissemblables. Et la dame juive élégante, qui d'aventure lira ces lignes, de bonne foi se demandera si je me moque des gens... ou bien si, dans mes voyages, quelque fort coup de soleil ne m'aurait point frappé. Sans vouloir discuter sur le propos des odeurs — ce qui pourrait être un peu long — je dirai simplement que, toutes les fois qu'on publie une vérité pas encore trop galvaudée, on est accusé de faire du paradoxe. Toujours ce fut. Et ce sera, je crois, je crois, toujours. Donc le reproche est léger à qui l'encourt.

... Et revenons aux salons de la société juive de Tanger. Ces dames du monde diplomatique et celles de la chrétienté d'affaires, qui promènent

dans les balayeuses de leurs jupes l'orgueil de l'élégance européenne, dûment brevetée d'origine, murmurent gentiment que lesdits salons ne sont que des chambres de ghettos enfin meublées.

En effet, il y a de çà. La dame juive qui a de l'argent veut des meubles, et se les offre. Ils sont laids, c'est entendu.

Mais le peu qu'en a la dame chrétienne est du même modèle, en moins riche. Les oiseaux de passage de la diplomatie perchent ; ils ne nichent pas ; ils ne demeurent point. C'est toujours, ironie des mots dans notre langue, chez eux le mobilier de fortune.

Quant aux rapaces qui essaient de crocher dans les affaires, et de s'y maintenir du bec et des serres, comme en fin de compte, leur ambition n'est point de mourir là, mais de s'en envoler aussitôt le gésier plein, en vue du départ toujours espéré prochain, leur nid, si moelleusement garni de tapis qu'il soit, ne possède pas le mobilier cossu, massif et coûteux qui fait l'orgueil des maîtresses de maison d'Israël.

Aussi entre ces trois genres de « société » l'accord n'existe que très imparfait. Les « spéculations intellectuelles » nous a-t-on dit sont peu goûtées par la société juive. Bavarder et

médire de ceux qui bavardent et médisent peut, en effet, remplacer la lecture et la discussion des bons ou mauvais romans que Paris leur enverrait.

Car, je ne sais point si vous l'avez remarqué, à l'étranger, dans la société, les manifestations de la haute culture littéraire ou de l'intellectualité supérieure consistent presque uniquement à s'extasier sur quelques vétérans du théâtre ou du livre, dont les succès datent de l'empire.

Quelques salons juifs ont pris ce travers. Une villégiature à Vichy (car, n'est-ce pas, on a beau être indigène, il faut tout de même avoir la petite maladie bien portée par les Européens et s'en aller aux eaux) puis un séjour à Paris, et voilà des jeunes femmes juives, qui, à l'instar du beau monde entrevu, prendront la bouche en cul de poule et rouleront des yeux de carpe agonisante pour vous parler du génie de Sarah Bernhardt, de l'esprit d'Arthur Meyer et de la poésie de M. François Coppée. Elles lisent le *Gaulois* et sont fidèles abonnées de *Foemina*. Du premier, je ne dirai certes point de mal, car lorsqu'une mondaine de Tanger y apprend que l'aristocratique boisson des five-o-clok c'est du Mariani, et vous en offre, cela est tout de même plus agréable qu'une tasse d'eau chaude brunie au thé.

Mais de l'autre... hélas ! Que de ravages dans les âmes naïves et simples ! Et quelles monstruosités sans goût produisent les conseils d'élégance publiés par des courtiers de publicité ! Un vieux Juif un de ces bons vieillards qui tiennent aux anciennes coutumes du solide, et pratiquent le conseil du patriarche : « Vends ce qui s'use, achète ce qui dure », me disait un jour, en me montrant l'illustre journal de l'élégance où d'odieux dessins réclamaient d'extraordinaires dessous féminins : « Alors vos femmes s'habillent comme ça ! » — « Mais non, bon vieillard, lui ai-je répondu, cela n'est frous-frous que de cocottes... Nos femmes sont des bourgeoises, d'économes bourgeoises. Dis aux vôtres d'en être aussi. Cela vaudra mieux pour elles... et pour vous »


44



CHAPITRE VI

LE PEUPLE

Il a conservé beaucoup du pittoresque abandonné, renié par la société. Logis, vêtements et coutumes ont gardé couleurs de l'ancien temps, même à Tanger. Car pour se moderniser complètement il faut à une famille juive quelque argent. Et malgré la légende, malgré qu'on les dise universellement voleurs, beaucoup de Juifs

marocains n'ont presque point d'argent. La majorité même, ainsi que je l'indiquais dans un autre chapitre, n'en a pas du tout. Beaucoup n'ont jamais eu en leur possession deux douros à la fois. Or, pour acheter, pour louer une villa du marchan (je parle de Tanger) ou un appartement dans les quartiers neufs, l'appartement européen confortable, ou même pour habiter une belle maison mauresque dans la vieille cité arabe, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Il est vrai que dès qu'il en a, même très strictement, les moyens, le Juif marocain s'empresse d'acquérir le beau logis. Il économisera, il rognera sur tout le reste, il se privera du superflu et même des choses nécessaires, il ne boira plus, il mangera mal pour se bien loger. Le phénomène, d'ailleurs n'est point particulier au Maroc ; en Algérie, à Tunis les nouveaux immeubles, de luxe ou de confort moderne, sont très recherchés par le Juif qui, peu à peu, les accapare. Ne voit-on pas également à Paris certaines rues neuves, celles qui ne sont pas trop éloignées du centre des affaires, habitées en majeure partie par les Juifs ? Au Maroc l'appartement où la salle à manger parodie le Henri II, où le salon singe le Louis XV et les chambres à coucher l'Empire, avec des

meubles de ce bon toc du faubourg Saint-Antoine aggravé par les exagérations de Marseille ou de Cadix, lorsque ce n'est point d'Oran, cet appartement qui rend malade un homme de goût, paraît aux Juifs néo-civilisés la preuve nécessaire de leur dignité nouvelle. En vain on leur dirait qu'ils avaient un style de logis admirablement adapté aux conditions du pays ; que pour décorer et meubler ces logis de style juif ils avaient de merveilleux artistes juifs ; ils croiraient qu'on se moque d'eux. Et cela nous devons le leur pardonner car l'art juif marocain, pas un des écrivains qui ont voyagé au Maroc, même de Amicis, même Loti, n'a daigné ou su le voir. Et ceux qui, par hasard ont noté qu'ils avaient remarqué des artistes juifs, eh bien ! ce fut pour s'en moquer. Les malheureux n'avaient rien compris de cet art. Brutalement ils le condamnèrent, en bloc. Ici brutalement signifie que c'est des brutes qui condamnaient. Alors ces pauvres Juifs à qui tant d'illustres Européens disaient : « Vous n'êtes que des sauvages dans la construction, la décoration et l'aménagement de vos maisons », nous ne pouvons pas leur faire un crime d'avoir pensé que pour ne plus être des sauvages la civilisation leur imposait de man-

ger dans du faux Henri II, de flirter dans du faux Louis XV et de coucher dans du faux Empire, d'avoir cru que tout ce qu'il y avait d'élégant, de charmant et de brillant dans leurs modes nationales devait être renié par eux. On ne peut que le regretter, car à moins de faire le difficile voyage de Marakech ou de Fez, le touriste qui d'ordinaire visite seulement les grandes villes de la côte, n'a plus l'occasion de voir une belle maison juive, capable de lui donner une idée de ce qu'était jadis l'art juif à Grenade. A Tanger les Juifs qui sont encore attachés à leurs traditions ne le sont que parce qu'ils n'ont point d'argent pour s'en détacher. Alors on comprend que si leurs mœurs encore sont pittoresques, leurs maisons, leurs mobiliers, leurs vêtements le soient moins et n'offrent que fort peu d'intérêt pour les curieux de leurs arts nationaux.

..... Un des traits des mœurs populaires du Juif marocain, dont l'étranger, presque toujours, se montre étonné, c'est l'accueil facile. La maison juive est pour ainsi dire ouverte à qui veut entrer. On n'y entre cependant point comme dans un moulin ; surtout s'il s'agit de l'habitation des gens riches, même à Marakech, même à Fez. Et le touriste, le voyageur qui prendrait



au pied de la lettre les axiomes comme celui-ci, qui est de M. Picard : « On entre chez le Juif. On n'entre pas chez le Maure », s'exposerait à quelques mésaventures.

Beaucoup de portes juives se fermeraient à leur nez, peut-être plus méchamment que celles du Maure. Je sais quelques touristes notoires à qui la chose arriva. Quelquefois il en cuit aux gens de croire aveuglément les « blagues » écrites par certains voyageurs. Tel par exemple ce capitaine européen engagé comme instructeur au Maroc, et qui, séjournant à Tanger, avait un peu trop cru ce que les livres lui avaient affirmé sur la servilité et la lâcheté du Juif. Un beau dimanche en sortant de la messe, il reçut, devant toute la colonie chrétienne bien pensante, une magnifique volée dont un « petit Juif » le gratifia généreusement, sans en exiger remboursement.

« On entre chez les Juifs, on n'entre pas chez le Maure ! » Dans son livre M. Picard ajoute à cette phrase quelques commentaires désobligeants pour Israël. Si j'y insiste, c'est parce que j'ai noté ce travers chez tous ceux qui parlent ou écrivent du Maroc. Je n'en veux point souligner la grossièreté, mais l'inconséquence. On dit cela pour abaisser Israël et pour exalter le Maure. Qu'on réfléchisse donc. Voilà des gens qui sont polis. Voilà des gens qui croient vous faire, sinon beaucoup d'honneur, au moins plaisir, en vous ouvrant leur maison. Ils vous y re-

çoivent du mieux qu'ils peuvent. Ils s'empressent, voyant votre curiosité de leurs mœurs, à la satisfaire. Ils vous montrent ce qu'ils jugent digne de cette curiosité. Si vous avez soif ils vous offrent ce qu'ils ont de meilleur. Et ils veulent toujours que vous ayez soif. Bref, tout ce qu'ils peuvent décemment pour vous faire plaisir ils le font. Même quand votre indiscrétion va trop loin, ce qui a lieu souvent, ils font semblant de ne pas comprendre pour n'avoir point à se fâcher, alors que le Maure, si vous faites mine de vous arrêter devant sa maison, insolemment vous ferme sa porte au nez, après vous avoir traité de chien et quelquefois craché au visage.

Et pour cela vous méprisez le Juif. Et pour cela vous admirez le Maure. Soyez donc logique. Ce que vous reprochez au Juif, d'être servile, mais vous devriez également vous le reprocher à vous-même, puisque vous admirez qui vous brutalise et vous traite grossièrement, et que cela est bien la plus inexcusable servilité que l'on sache. L'humilité du Juif à qui tant de coups de bâton, quand ce n'était pis, ont donné la peur de l'inconnu et du fort, elle s'explique cette humilité craintive, mais la vôtre, qui est



une servilité d'admiration, je ne la comprends pas.

.. Donc, puisqu' « on entre chez le Juif », j'y suis entré. Souvent. Ça n'est pas toujours très



brillant dans les quartiers populaires. Et quand le souvenir me vient de toutes les maisons froides, sombres, pourries de vétusté, moisies d'humidité où des centaines de malheureux vivent entassés,

vrai, comme dit l'autre, ce souvenir n'amène pas le sourire. C'est, — je l'ai vu aussi en Algérie, en Tunisie — tout ce que l'on peut imaginer de plus navrant comme dénuement ou misère affreuse. On a dit que l'orgueil est le grand péché d'Israël. En visitant le logis de ces pauvres on serait parfois tenté de le croire et que cet orgueil va jusqu'à vouloir que la misère, chez lui, soit plus misérable que partout ailleurs.

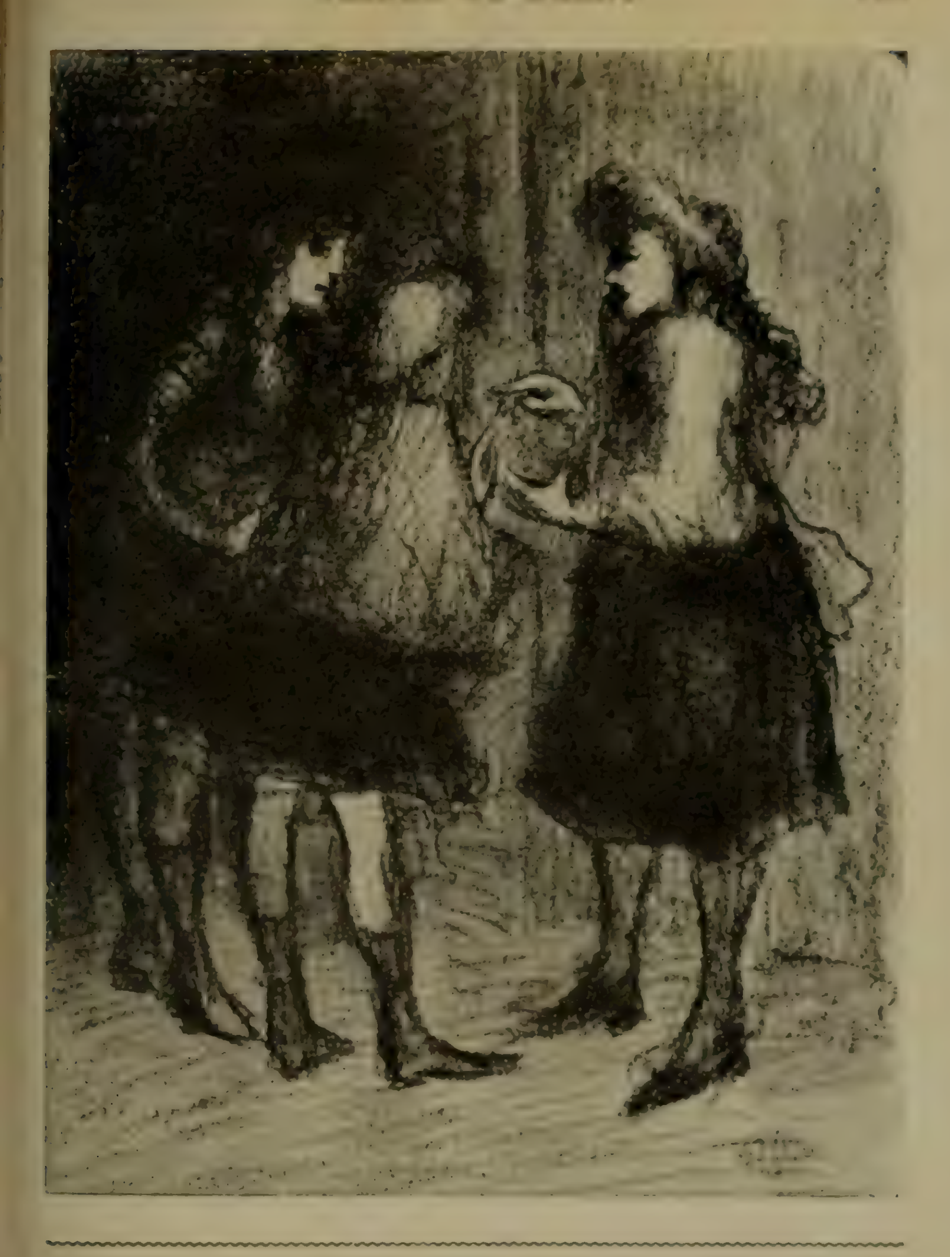
Et, paradoxe déconcertant — (tout d'abord) — (car nous en avons trouvé l'explication) — toute sa vitalité, sa bonne humeur et sa joie de vivre c'est en parfaite misère qu'elle paraît s'affirmer le mieux. Dans ces taudis qui ne prennent un peu d'air et de lumière que sur des cours étroites, où bien des animaux ne pourraient vivre, c'est un fourmillement d'humains, qui ne veulent point mourir... et qui vivent, et qui sont contents de vivre. J'ai vu des chambres qui n'avaient pas dix mètres carrés, très basses de plafond, où il n'y avait pas un meuble, seulement des tas de couvertures en loques par terre, où la cuisine se faisait sur un réchaud, où la vaisselle consistait en deux casseroles, un broc, quelques assiettes, quelques verres, et où vivaient des familles de plus de dix personnes. N'évoquez

point tableaux que permet un pareil entassement, une pareille promiscuité et gardez-vous bien de jugements téméraires. N'imitez point les auteurs, qui, sur ce propos encore, se sont tous donné le ridicule de flétrir les Juifs marocains pour telles horreurs. La chanson de « l'heureuse famille » n'est en effet pas consacrée aux Juifs du Maroc, mais aux chrétiens de Saint-Ouen. Et quand vous voudrez vous payer le douloureux frisson que donne le spectacle d'humains vivant comme des bêtes, vous n'aurez pas besoin de faire le lointain voyage du Maroc ; il vous suffira de prendre le Métro pour « Ménilmuche » ou le chemin de fer de ceinture pour quelques stations des « fortifs » ; là, je pourrai vous montrer des intérieurs chrétiens beaucoup plus effroyables que tout ce que l'on vous a dépeint d'abject chez les Juifs des mellahs, car le crime s'y ajoute à la misère, l'alcool en a chassé la gaieté et l'existence y paraît moins la vie qu'un apprentissage de la mort.

Dans les maisons de la misère d'Europe où les malheureux vivent littéralement « les uns sur les autres », un des sentiments civilisés, que presque toujours font disparaître les besoins de notre animalité en pareilles conditions, est celui de la

pudeur. Il ne m'a point semblé que chez les Juifs marocains, même les plus pauvres, même dans les maisons qui ont pour logement des caves, il en fut de même. La plaisanterie stercoraire si à la mode chez nous et qui parfume une si grande partie de notre littérature nationale depuis le temps des fabliaux jusqu'à celui de feu Armand Sylvestre, n'a pas de succès dans les mellahs. Et si toute la « nichée » est obligée par la misère à vivre, à manger, à dormir dans le même nid, quelque réduit et misérable que soit ce nid, la décence n'y fait pas toujours défaut. Bien certainement il peut, il doit y avoir des exceptions ; la pauvreté qui chez nous crée tant d'ignominie, vous ne voudriez point que ce fut un monopole européen, et ce qui se passe dans les bouges de Saint-Ouen on le voit aussi quelquefois dans ceux des mellahs. Je crois cependant que c'est rare. En effet les livres religieux et les enseignements des rabbins ont fortement discipliné ce peuple. Et c'est encore le cas de citer Maïmonide.

« Les disciples des sages doivent être réservés, « ne pas s'exposer au mépris, ne se découvrir « ni la tête ni les autres parties du corps, même « lorsqu'ils vont dans les endroits consacrés



« aux besoins de la nature. Lorsqu'ils font leurs
« nécessités, ils ne doivent pas ôter leurs vête-
« ments jusqu'à ce qu'ils s'asseoient, ni se

« nettoyer en se servant de la main droite ; ils « auront soin de se cacher à la vue des hommes ; « aussi se rendront-ils dans l'endroit le plus « reculé de l'habitation, dans le coin le plus « éloigné d'une ville.

« Si le disciple du sage se pose derrière une « haie, il s'écartera assez de son camarade pour « que celui-ci ne l'entende pas s'il venait à faire « quelque bruit.

« Va-t-il à la selle dans une plaine? Il doit « se mettre à l'écart, de telle façon que son voi- « sin ne voie pas ses parties sexuelles. En ce « moment-là il ne doit pas prononcer une seule « parole, même pour une chose indispensable.

« Toutes les réserves qui précèdent seront « observées même pendant la nuit.

« L'homme doit prendre l'habitude d'éva- « cuer le matin et le soir, afin de ne pas être « obligé de se dérober aux regards de ceux « avec lesquels il se trouve ».

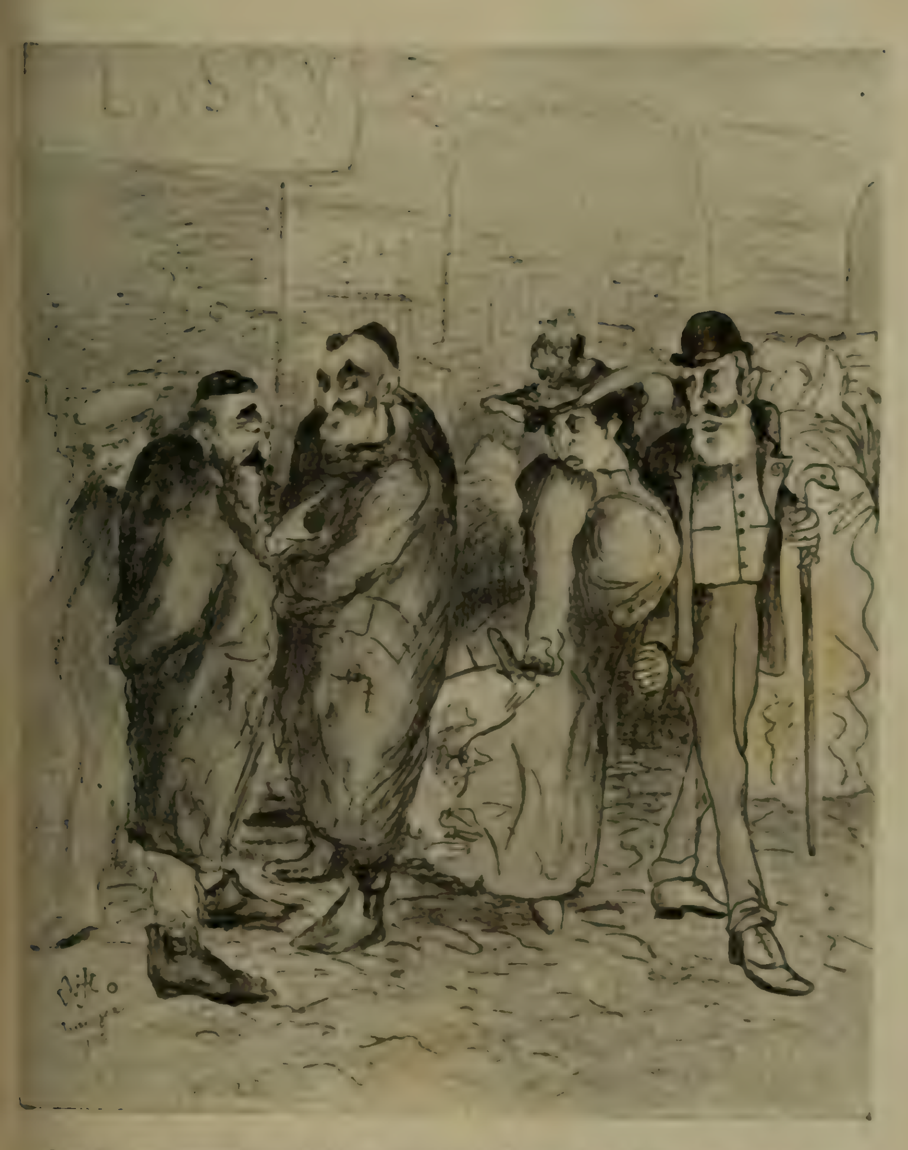
Au château de Ferrières les prescriptions de Maïmonide, évidemment, ne sont plus d'aucune utilité et M. de Rothschild, à moins qu'il ne chasse en quelque plaine de son parc où le prenne subitement la colique, n'est pas réduit à « se poser derrière une haie », « loin de son camarade ».

Il a mieux pour s'isoler. Mais dans la promiscuité des mellahs, c'est en imposant comme article de foi ces préceptes, que les rabbins sont arrivés à obtenir ce résultat que les habitations de leurs pauvres ne sont tout de même pas des écuries, et que, je le répète, la décence n'y permet point les plaisanteries de pot de chambre, si en honneur dans une grande partie de notre peuple.

... Méphistophélès disait, paraît-il, « on est sûr de trouver ici en tout temps la puanteur et l'activité. » Depuis Oscar Lenz tous les voyageurs répètent cela quand ils décrivent un quartier pauvre chez les Juifs marocains. N'insistons pas sur la puanteur. J'ai dit ce que j'en pensais déjà, et je ne pourrais qu'y ajouter une de mes observations en Chine. Là aussi, nos odorats, qui n'y sont point habitués, souffrent de la puanteur humaine, alors que les Chinois la respirent sans en être plus gênés que s'ils vivaient dans la pure atmosphère des hautes cimes. Et quand je pataugeais dans les rues — égouts des grandes villes de la Chine, de même que lorsque j'enfonçais dans les ruelles-fumiers des mellahs marocains, j'avais peine à croire ce que cependant mes yeux voyaient. Dans cet air qui me semblait



Comme les fillettes de la société les gamines du populaire aiment les jupes courtes. Elles s'exposent ainsi à la verve salée des vieillards.



Israël est gouailleur. Il a souvent l'esprit acéré pour se moquer des rastas de sa race. Dans les rues de Tanger il y a parfois des scènes épiques.

irrespirable et mortel, et dont le dégoût me suffoquait, des humanités prospéraient en vie intense. Alors... ? l'hygiène anglaise si chère à nos ingénieurs sanitaires et à nos plombiers ? D'après cette hygiène, pas un être humain ne devrait pouvoir vivre à Canton ou dans le mellah de Marakech. Et cependant, je vous l'assure, il y en a.

.. Et ils se remuent, et ils travaillent. Méphistophélès disait vrai ; en tout temps c'est l'activité ; sauf toutefois le jour du sabbat ; mais les autres jours ; ce monde va, vient, court, bavarde, parle, crie.. et travaille. Le Juif riche avant que son évolution ne l'ait fait monter (ou dégringoler, moi je ne sais pas) dans les sociétés où les éreintements du sport deviennent manifestations de noblesse, n'aime que très modérément l'activité physique. Dès qu'il peut choisir il prend le métier le moins fatiguant. Il prétend même qu'en cela il ne diffère pas du reste des humains. Et peut-être n'a-t-il point tort. Mais quand il ne peut pas choisir, quand il est pauvre, pour vivre il doit bien travailler. Et comme dans les mellahs on vit, mal, c'est vrai, mais comme on y vit tout de même et que la manne céleste depuis fort longtemps ne tombe plus sur Israël, on doit travailler. Le Juif marocain pauvre, qui n'a

point de capital pour faire l'usure, point de crédit pour faire le grand commerce, point d'instruction pour être rabbin et vivre sur autrui, point de parenté musulmane pour se faire correspondant de MM. de Rothschild auprès du maghzen, point de famille électorale en oranie pour se faire recommander par M. Etienne à la Banque de Paris et Pays-Bas et autres établissements, lesquels pour civiliser le Maroc ont besoin d'employés, le pauvre diable qui ne connaît que des malheureux comme lui, qui n'a que ses bras, son courage et sa patience, celui-là travaille. Les petits métiers et les petits salaires deviennent son lot. Ferblantier, savetier, aide-maçon, balayeur, porte-faix, colporteur, il s'emploie, très humble, très docile et patient à n'importe quelle besogne capable de lui donner les quelques sous dont il a besoin pour nourrir ce que le voyageur venu des pays malthusiens dit si dédaigneusement sa nichée.

Autant j'ai peu de sympathie pour le grand, pour le gros Juif, opulent, orgueilleux, insolent chez qui tout me froisse — et j'en conviens, et je le répète, bien à tort, car l'empressement de ce néo-civilisé à vouloir être comme nous, c'est en réalité le plus grand hommage qu'il nous

puisse rendre, et nous n'avons pas le droit de l'en « récompenser » par du mépris ou de l'antipathie ; mais cela est ; je n'y peux rien — autant donc je trouve odieux le Juif aussitôt qu'il est entré dans la bande financière, de toutes religions et de toutes nations d'ailleurs, qui aujourd'hui mène les sociétés à l'abîme, autant j'éprouve de sympathie pour la petite bourgeoisie et le prolétariat des Juifs marocains.

Un peuple qui malgré toutes les épreuves que l'on sait a pu conserver sa race en bonne humeur, quelques défauts que par ailleurs puissent lui trouver les chercheurs de tares, mérite la sympathie des hommes de cœur et d'intelligence.

On doit tout espérer des humanités de bonne humeur. Celle d'Israël au Maroc, dans le populaire, est toujours de bonne humeur. Et c'est bien ainsi que mon crayon l'a dessinée.

Ces vieillards qui ont conservé leur costume, qui vont en lévite, et qui à tout prendre estiment leur tête mieux couverte par le bonnet noir du vieux temps que par le chapeau melon des temps nouveaux, ces bons vieux sont presque toujours les plus joyeux compagnons que l'on puisse rêver. Leur bonne humeur ne manque pas d'esprit. Bien certainement c'est un autre esprit que



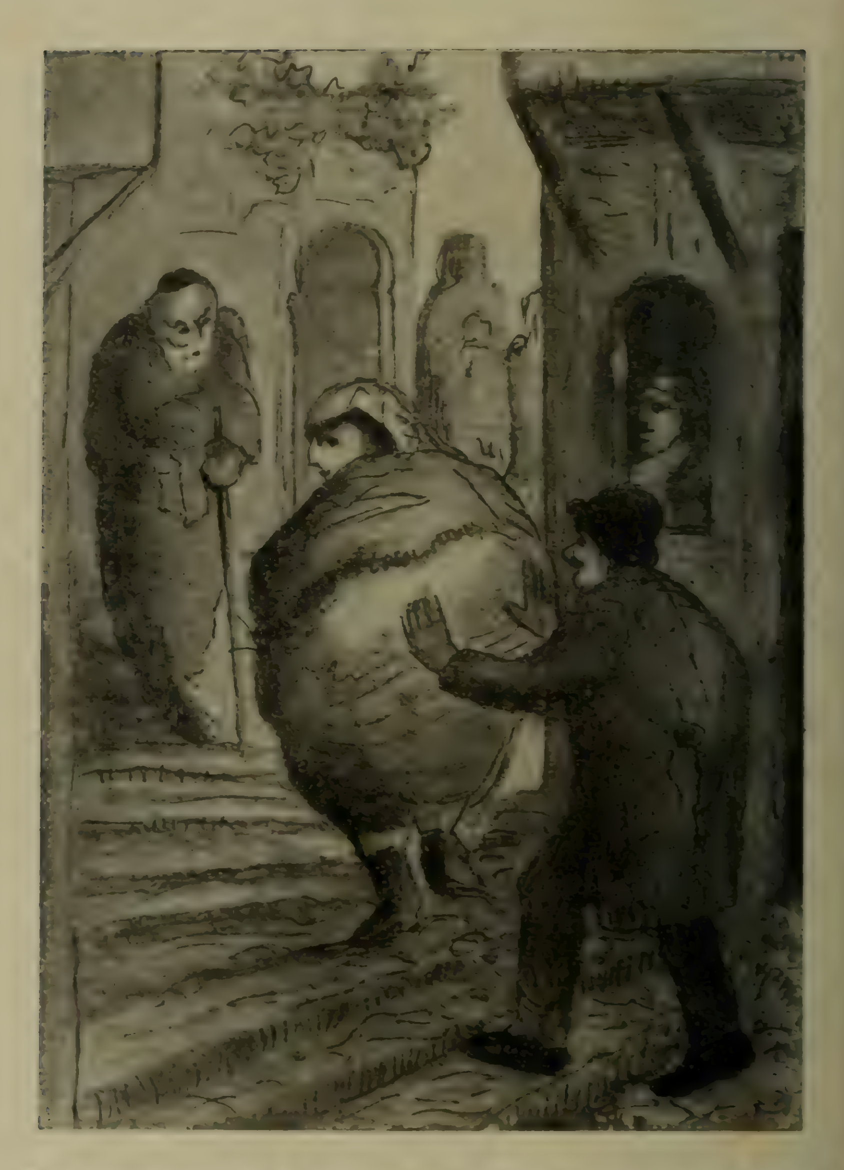
Les juifs riches trop élégants n'ont aucun succès devant leurs coreligionnaires pauvres.

celui de notre grand monde, leurs mots n'auraient sans doute pas grand succès dans les châteaux, et M. Arthur Meyer, tout en en reconnaissant naturellement la saveur hésiterait à les publier.

Ce qui excite leur verve et la rend plaisante au possible c'est les ridicules de leurs coreligionnaires trop pressés de devenir Européens et tombant ainsi dans l'exagération de nos modes. La fillette à jupes courtes et montrant ses jambes jusqu'aux cuisses, très haut, leur offre l'occasion de plaisanteries parfois salées et qu'ils disent également très haut. Quand par hasard une de leurs victimes riposte ils ont toujours le dernier mot. Le néo-civilisé n'est point de force à lutter avec eux sur ce terrain. Il s'en fâche. Alors c'est des scènes épiques. Il m'est arrivé d'assister à quelques-unes. J'en ris encore. Mais d'ordinaire « l'homme du monde » file très doux lorsque celui des mellahs répond à son salut par des quolibets. J'en connais un qui fit ma joie. Pour se mettre bien au ton d'Europe, ayant réfléchi que l'être le plus puissant en Europe c'est le kaiser, il s'était appliqué à s'en donner la tête. Il y avait presque réussi. Les pointes de la moustache, malheureusement, ne tenaient pas très bien en

l'air. Autrement le sosie — à distance — pouvait faire illusion.

Le succès du brave homme — car c'était tout de même un succès — me conduisit à des observations particulières très curieuses. Voilà, m'étais-je dit, la physionomie la plus auguste, celle d'un grand empereur, celle d'un souverain de haute, fière et vieille lignée, celle d'un homme en qui tout se trouve réuni, la race, l'intelligence et la fonction, pour façonner une gueule vraiment supérieure, et digne d'être religieusement admirée par tous, nous gens de peu... Eh bien ! il suffisait qu'un de ces « sales Juifs » marocains, un de ces « rebuts de l'humanité » un de ces êtres « nés dans l'abjection » mît une redingote, fît des yeux ronds, fronçât les sourcils, redressât la moustache et soufflât ses bajoues, pour que l'on vit une réédition du grand empereur. Alors je pris l'amusement de rechercher dans les mellahs sosies de nos illustres. Et j'en ai trouvé, beaucoup. Je ne suis pas encore revenu de l'étonnement que m'a causé cette découverte stupéfiante, à savoir qu'il y a si peu de différence entre les plus « sales gueules » de Juifs marocains et nos physionomies les plus distinguées. Une autre coupe de cheveux, une autre grimace, et je



Une grosse croupe de matrone est en Israël toujours un gros sujet à grosses plaisanteries.



Les rabbins pleurent en constatant que souvent lorsque le peuple d'Israel célèbre le sabbat il donne à ce mot un sens trop civilisé.

retrouvais là nos plus Parisiens figurants du Bois, des premières ou du pesage. Le type jadis illustré par ce délicieux prince de Sagan, d'une élégance et d'une beauté si particulières, est tiré dans les mellahs marocains à une invraisemblable quantité d'exemplaires. Quant aux hommes saouls de chez Maxim's ou de chez Mauclair, après quelques verres d'anisette, on peut s'en offrir l'exacte représentation, pour pas cher, dans les bouges de Tanger ; des exemplaires à nez droit. En effet, nous avons la hantise du nez crochu (moi-même j'y cède en mes dessins) mais je le répète il y a de toutes les races dans les Juifs marocains. Et, par-dessus le marché, le nez crochu n'est pas sémite ! C'est celui d'une partie des hordes germaines qui envahirent la Gaule avec les Francs. Les païens du centre de l'Europe que les Juifs sémites, expulsés de Jérusalem, trouvèrent en Espagne, et qu'ils convertirent, ceux-là possédaient le nez crochu, mais le vrai Juif de Palestine ne l'avait pas. Celui-ci avait le nez droit, les lèvres fines, le visage régulier, que l'on voit encore à quelques Maures de belle race et à quelques Juifs marocains. Les autres dont nous rions, ce n'est pas des gens d''Israël, c'est des « aryens » ; donc il ne faut

point s'étonner que j'aie trouvé tant de sosies de l'Empereur d'Allemagne et quelques autres. Pour prendre exemples que vous connaissiez, en ce chapitre des nez, celui de M. Arthur Meyer qui vous paraît trop long, et celui de M. Joseph Reinach un peu court, sont portés par des citoyens qui jamais n'eurent d'ancêtres à Jérusalem. Aussi l'un a bien compris qu'il n'était qu'un faux Israélite il s'est fait chrétien pour suivre l'exemple des gens de sa race, des Autrichiens. Il fut Juif comme M. Joseph Reinach le Croate, mais jamais Israélite. Les Rothschild non plus n'ont pas une seule goutte de sang d'Israël dans les veines. Ils sortent des marécages du Danube où la race était fatalement moins belle que dans les riches et saines vallées de Palestine. Enfin si tant de Juifs du Maroc ou d'ailleurs sont laids, vous répugnent, la faute en est peut-être au dieu des Aryens mais certainement pas au dieu d'Israël.

Cela nous éloigne de la vie sociale et du caractère des Juifs du peuple à Tanger ou à Fez, que j'aurais voulu décrire plus complètement, avec tout ce que j'y ai noté en curieux détails, mais je crois qu'il y a autant d'intérêt sinon plus à creuser, à vider, en passant, les légendes qui

font l'opinion commune sur ce propos du Juif et du Maroc et d'ailleurs. J'ai donc montré la valeur de quelques-unes.

L'expression de « sale Juif » qui a passé dans notre langage, même chez les gens bien élevés, en désigne une autre. Pour les Juifs du Maroc M. Picard (de Bruxelles) l'a formulée ainsi : « Li-« bres des prescriptions du *Coran* sur la propreté « ils se sont débridés en une saleté épique ».

Cependant la loi de Moïse est formelle. Les ablutions y sont prescrites. Les livres des rabbins, de Maïmonide en particulier, sont aussi impératifs et précis que le Coran pour recommander toutes les prescriptions de la propreté. Le bain tous les sept jours et les ablutions quotidiennes sont un article de foi. Que les pauvres gens dans l'entassement des mellahs soient moins propres que les rentiers d'Europe, c'est évident, mais cela n'a rien de particulier au Juif. Ce qui lui serait plus particulier c'est l'exagération dans le sens de la propreté lorsqu'il en a les moyens. Demandez aux domestiques dans les maisons de condition moyenne; elles y font perpétuellement la lessive. Quant aux maisons riches je crois que nulle part on ne trouvera propreté plus méticuleuse, d'autant qu'il y entre une pointe d'orgueil.



La brave femme n'a pas encore compris pourquoi les chrétiens disent toujours « sales juifs ». Du 1er Janvier au 31 décembre elle ne cesse en effet de laver le linge de la famille.

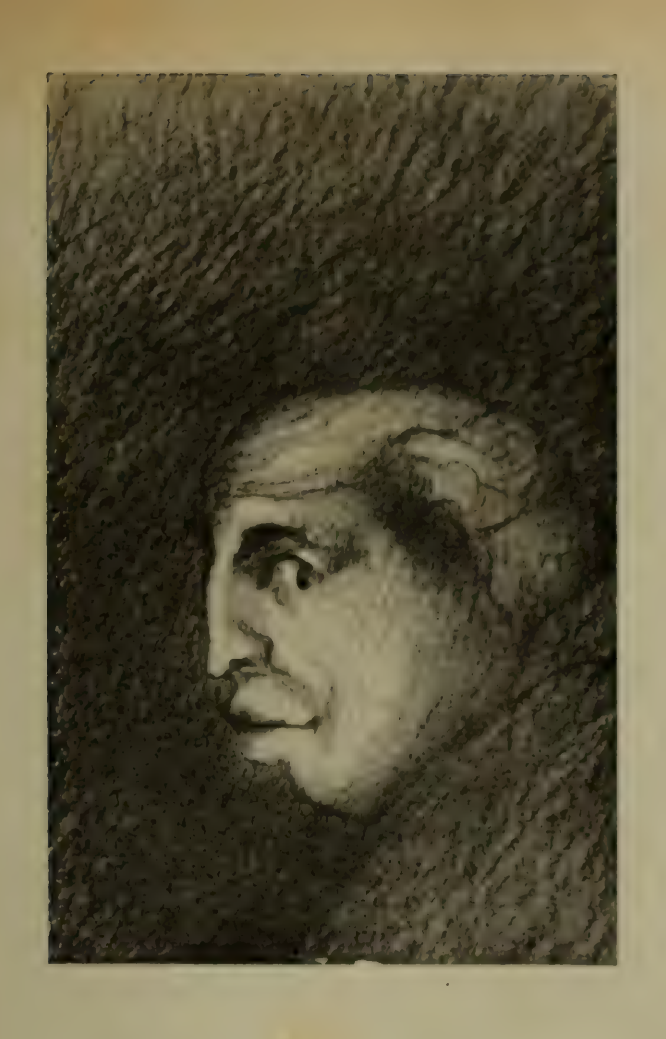
Je tiens sur ce sujet un amusant détail de M. Jonnart. Il s'agit des Juifs d'Algérie ; mais ils sont les mêmes que ceux du Maroc. Le « confort moderne » dans la colonie est d'importation relativement récente. Or les cabinets de toilette installés avec tout ce qui est nécessaire à la propreté féminine, les dames juives en auraient seules fait jusqu'à présent la dépense. Ailleurs on serait... comment dirai-je... encore un peu espagnol.

Je prie les Espagnols de ne point voir injure en cela, d'autant que j'ai tort de dire « espagnol », « catholique », en effet, conviendrait mieux. Et, si le qualificatif espagnol vient naturellement sous la plume, quand on écrit de ces choses, voici pourquoi, c'est que l'Espagne est encore la plus catholique des nations.

Or, je ne crois pas qu'il y eût jamais une religion qui ait fait de la saleté physique une vertu morale comme la catholique. Dans toutes les autres, on vous dit agréable à Dieu que sa créature soit propre et se lave. Partout ailleurs, les ablutions font partie de la prière. Il appartenait aux gens du Nord, aux Wikings, à ces êtres qu'on dit « naturellement supérieurs », venus de pays où l'on avait peur de l'eau, car elle y était bien

froide pendant la plus grande partie de l'année, avant les inventions modernes, il appartenait à ces ancêtres de l'aristocratie catholique européenne, il appartenait à la religion admise par ces gens qui ne se lavaient point, de diviniser la saleté corporelle de l'homme et de béatifier Labre le pouilleux. Les sémites, juifs et musulmans, Israélites et Ismaélites, originaires de pays où l'on ne risque point la pneumonie en se lavant, ont une religion qui prescrit la propreté corporelle comme une condition de la propreté morale. Les catholiques, dominés par les sauvages venus des pays de la glace, ont religieusement l'horreur de l'eau. Les bonnes sœurs chargées de l'éducation de la fille du laïque lui défendent de se laver le corps. Cela pourrait en effet lui inspirer coupables pensées... croient-elles, les bonnes !





CHAPITRE VII

LES FEMMES. — LE MARIAGE. — LES MŒURS.

Lisons de M. Montet, dans le *Tour du Monde* une publication qui a cependant beaucoup de tenue, presque autant que M. Desclosière lequel en signe les exemplaires à l'usage de la Bibliothèque :

— « Qu'est-ce qu'une femme, disait un Juif « marocain,... un ventre, un peu de peau qui « s'étire ». Tel serait, à en croire M. de Foucauld, « le jugement porté par les Israélites du Maroc « sur la femme en général ».

Et M. Montet ajoute : « Or l'on sait que l'opi- « nion d'un peuple ou d'une race sur la femme « est caractéristique de la valeur morale de « cette race ou de ce peuple ».

M. Montet a l'âme simple et M. de Foucauld l'avait rancuneuse devant qu'il fut touché par la grâce.

En effet, condamner la moralité des Juifs marocains pour la boutade grossière d'un individu, c'est naïveté pareille à celle du monsieur qui répéterait ce que disent nos troupiers de la femme : « Un trou avec de la viande autour » et s'en autoriserait pour juger notre valeur morale.

Quant à M. de Foucauld, sa rancune contre les Juifs marocains tient d'un motif amusant et qui vous intéressera, je crois. Je connais le Juif de Fez qui organisa le voyage du vicomte ; et je connais un de ses compagnons. Vous savez que le fanatisme des musulmans du Maroc ne tolère pas une exploration scientifique de leur pays.

En fait ce légendaire fanatisme n'est qu'une avisée prudence contre l'envahissement étranger. Je n'irai point jusqu'à dire que je l'approuve, mais je la comprends. « Tu veux aller te promener dans le pays sans être par trop inquiété » ? — « Oui répondit le vicomte ». — « Il n'y a qu'un moyen ; te faire passer pour un rabbin » dit le Juif de Fez. — « Diable »! murmura le vicomte en pâlissant. Et nous eussions tous, comme lui, maudit Lucifer de la douloureuse nécessité que comportait la ruse à se faire passer pour un rabbin devant les Marocains méfiants.

Le courageux vicomte néanmoins s'y résigna. Que ne fait-on pour la science ! Puis sa chair souffrait seule. Peut-être il eut pardonné. Mais ce qu'il ne pouvait oublier, ce qu'il ne put oublier et ce dont il garda rancune aux Juifs, c'est toutes les humiliations du voyage et tout ce que dut y subir sa dignité. Je ne parle pas des vexations de toute nature, bien que certaines, parfois, soient excessivement pénibles, mais de la particularité grâce à quoi M. de Foucauld pouvait s'écarter, s'isoler pour faire quelques observations astronomiques. « C'est un rabbin de Jérusalem, avaient dit ses compagnons, il a lu dans les vieux livres que l'herbe qui rend la

vigueur — (sans plus en dire vous devinez quell — pousse en vos pays. Et il la cherche dans secret magique imposé par la Kabbale ».

Les vieux marabouts, les vieux caïds, les vieu guerriers, les vieux bergers, tous les vieux Ma rocains, et même beaucoup de jeunes croyaien cela, dur comme roc... etc... etc..., bref la ru juive, qui seule était capable d'assurer s observations astronomiques, parfois coûta tr chère à la dignité du vicomte. *Inde iræ*...

Ça serait tout de même un livre intéressan que le vrai journal, complet et sincère, de M. Foucauld, rabbin juif, à la recherche de l'herl d'Hercule dans la flore marocaine.

Vous avouerez néanmoins que cela n'est poin motif suffisant pour nous présenter la femme d Marocains juifs comme « un ventre avec un p de peau qui s'étire ».

Il est vrai — et voilà bien la veine d'Israël que les voyageurs écrivains, lorsqu'ils nous re seignent sur ses femmes, semblent n'avoir vu q les laides. Alors ils mettent une complaisan très spéciale à nous les décrire horribles. Quan c'est dans un français belge comme celui de M. I card (déjà nommé) c'est exquis. Savourez plutô

« Leurs femmes couronnées d'un diadèn



« en bandeau, vert, rouge, jaune d'une crudité
« prismatique, petites têtes pâles de lymphes
« plaquées de cheveux d'encre, à physionomies
« placides de génisses douces, le corps enflé,
« flasque aux mamelles en calebasses, ballot-
« tantes sous un corsage vert de salade, énormes
« au circuit de la taille par le ventre proéminent,
« et les fesses plates élargies en table d'arbre
« scié à la souche, les cuisses enveloppées d'un
« jupon rouge à ramages, si copieusement bou-
« dinées qu'elles marchent les jambes écartées
« en bêtes grasses ».

Et encore :

« Floraison de Juives serrant en bouquets
« leurs visages diadémés, anémones versicolores
« à calices blafards, leurs corps enveloppés de
« rouge et vert en longs cornets de lobelies ».

C'est bien, n'est-ce pas. En étudiant la littérature (si on peut dire !) la littérature antisémite on trouve cependant mieux.

Vous ne croyez point cela possible. Ce n'est plus en français de Bruxelles, mais en français d'Alger... Ah ! tout s'explique.

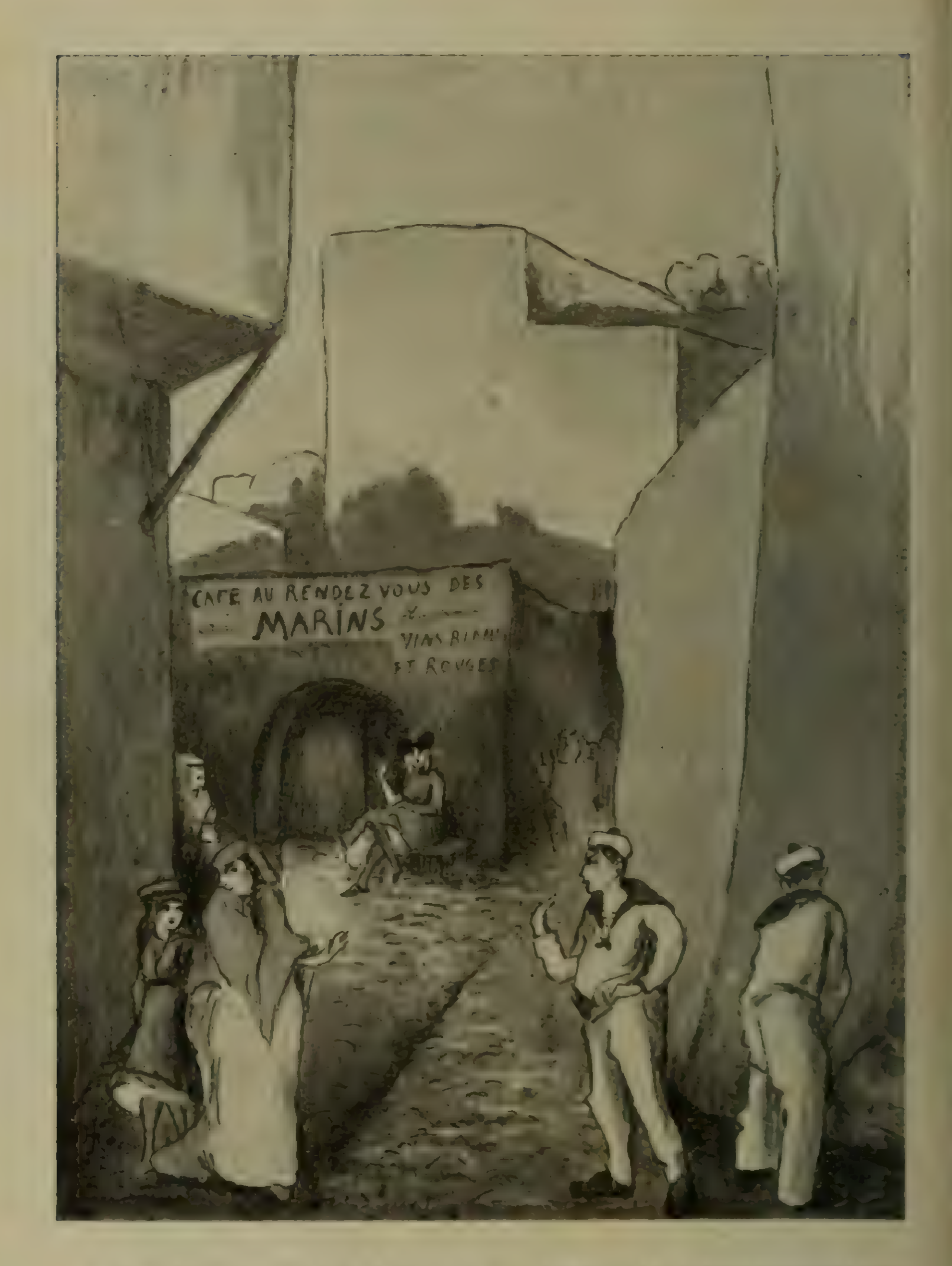
Un échantillon entre mille :

« La Juive assise sur le pas de sa porte se mit
« à me fixer avec les yeux furibonds d'une ba-

« leine en couche, plaies au milieu d'une figure « grêlée, à tel point qu'elle aurait pu servir de « râpe à fromage à son coreligionnaire l'épicier « d'en face ». *Antijuif* (9 janvier 1898.)

Il y a dans mon livre la *Vérité sur l'Algérie* beaucoup d'autres citations du même goût, du bon goût d'Alger. J'y renvoie le lecteur. En attendant, qu'il déguste ceci, d'un « vieux magistrat » qui écrivait dans l'*Antijuif* :

« Parfois, dans le court, dans le très court « passage de la nubilité à la maturité, certaines « épaules, certaines poitrines, certaines hanches, « certaines jambes juives présentent des lignes, « des courbes, des perspectives vraiment har- « monieuses, la quantité semble y faire un assez « bon ménage avec la qualité mais le moindre « accident provoque des écroulements lamen- « tables, l'accident du mariage par exemple. « Le vertical se change en horizontal, les collines « en vallées, les vallées en ravines, la glissade « en traînage, le rose en terre de Sienne. La « vierge charmait, la femme épouvante... Quand « une Juive se marie et quand elle accouche, « les deux événements sont l'occasion de pra- « tiques tellement dégoûtantes qu'on ne peut, « du bout de la plume, les décrire. Dans les



« Il arrive quelquefois, à Tanger, que les fillettes juives peuvent contempler dans la rue spectacle curieux et entendre singuliers propos.



La conversation des petites juives qui vendent cartes postales et tabac est une ressource précieuse pour les officiers désœuvrés.

« grandes forêts de l'Afrique centrale, là où « les singes n'ont encore été ni dérangés ni « corrompus par l'homme je suis sûr que les « choses se passent avec infiniment plus de « décence et de propreté ».

Parfaitement... je vais même plus loin que cet excellent « vieux magistrat » d'Alger et je pense que si le singe écrivait ce serait avec plus de décence que lui ; je pense également que les guenons rougiraient à lecture pareille,tandis que cela « ravissait » les salons de l'aristocratie algérienne.

Infortunée femme juive de l'Afrique du Nord, en suite de quelle gageure prend-on plaisir à l'abîmer ainsi dans la littérature ? Et par suite de quel extraordinaire phénomène, tous ceux qui la décrivent l'ont-ils vue si laide, si répugnante, alors que moi, si souvent je l'ai vue jolie, charmante, et parfois même si belle.

Aux heures du souvenir, pour moi qui, à travers tous les continents, ai promené, depuis vingt-cinq ans, ma curiosité parmi tous les mondes, lorsque ma rêverie évoque l'image des femmes dont la grâce et la beauté m'ont charmé, que de fois apparaissent des visages de Juives marocaines. J'en ai vu qui étaient admirables, et

telle beauté, que je sais, vraiment est parfaite. Si j'étais poète je chanterais sa brune toison ; pour dire ses yeux je chercherais des mots et dans la sombre langueur des nuits et dans l'éclat noir des diamants ; j'en trouverais peut-être ; mais je n'en trouverais certainement point qui fussent capables de vous montrer sa bouche, au vivant et vibrant et passionnant sourire, aux lèvres d'un rouge que vous n'imaginerez jamais, vermillon d'un sang très pur et très jeune... et tout... et tout...

Je le sais, toutes ne lui ressemblent point. Mais où diable a-t-on pu voir que la beauté coure les rues ? Blâmant la sottise des gens qui disent « les Juives marocaines sont affreuses » je ne voudrais pas tomber dans celle de dire : « les Juives marocaines sont belles ». C'est comme chez nous. C'est comme partout.

Cette femme que les livres nous montrent si laide et que dans la réalité j'ai vue, moi, très souvent si belle, ne demandons pas aux mêmes livres de nous renseigner sur sa condition dans la famille. Car alors cela devient épouvantable. M. Picard, l'ineffable, cette gloire du barreau de Bruxelles nous dit en effet :

« Dès six ans les fillettes sont épousées, et

« celles qui après la cérémonie repoussent le « jeune mâle, sont battues jusqu'à la soumission. « Beaucoup meurent dès les premières couches et « le mari recommence, chair à fornication ». Espérons grands dieux que ce n'est point avec le cadavre... comme on pourrait le croire en lisant cet excellent M. Picard.

Moi, je n'ai pas vu cela. Je n'ai même pas vu ce que nous dit l'écrivain juif de l'alliance israélite dont j'ai déjà cité l'étude publiée par le journal le *Maroc français* :

« La femme juive arabe est au mari ce que la « femelle est au mâle : une chair condamnée « à l'assouvissement du désir ; elle n'est appréciée « que comme machine à procréer et comme ins- « trument docile à entretenir le ménage.

« L'époux la considérant comme un être infé- « rieur, ne s'en sert que pour son égoïste lubri- « cité. Quand elle n'enfante pas, elle est facile- « ment répudiée, réformée comme une bête de « somme.

« Dépourvue du charme de l'esprit, elle ne se « révolte pas contre un pareil abaissement qui la « condamne à un rôle si étroit, si ingrat, si in- « digne. D'une remarquable beauté, en général, « car les Juives marocaines, sont les plus belles

« du monde, elle ne tarde pas, en raison des ma-
« riages précoces, à se faner quand elle ne meurt
« pas des suites de l'enfantement. Qu'il nous suf-
« fise de dire qu'il en est que l'on marie entre neuf
« et dix ans ; rien de plus naturel que ces pauvres
« enfants succombent aux lacérations que leur
« inflige une aussi barbare coutume.

« Celle qui dépasse la dix-huitième année,
« sans avoir trouvé de mari, est bafouée comme
« une vieille fille et constitue une humiliation
« pour la famille ».

Ce n'est déjà plus à six ans qu'on les marierait. Ce ne serait « qu'entre neuf et dix ans. » Et ce ne serait pas toutes. La vérité c'est que la loi de Moïse et les préceptes des rabbins, qui règlent rigoureusement le mariage des Juifs marocains, ne le permettent que lorsque la jeune fille est normalement capable de devenir une femme et une mère. Quelquefois elle en est capable très jeune. C'est pourquoi on la marie jeune. Et ce n'est pas une mauvaise coutume, puisqu'elle a maintenu la natalité de la race à tel degré que les communautés juives ont pu vivre malgré toutes les causes de mort, qui toujours les menaçaient.

Les hommes sont aussi mariés jeunes, et la

loi de Moïse leur permet la polygamie qui effarouche nos moralités. Eh bien ! cela non plus n'est pas une mauvaise coutume, car elle assure également la durée de la race. Et je dirai plus, elle est une garantie de moralité pour les sociétés qui l'admettent. L'homme n'est pas un animal naturellement monogame. Sa condition physique (étant donnée par ailleurs celle de la femme) en fait un être polygame. Et je ne crois pas qu'un seul Européen puisse être dit avoir vécu en monogame. Le législateur qui moralise par la polygamie légale notre condition physique d'êtres forcés par la nature à la polygamie est un sage. Moïse le fut. Et c'est pourquoi des sociétés comme celle des Juifs marocains, où l'homme se marie jeune, a plusieurs femmes, sont infiniment plus morales que les nôtres où l'homme se marie tard, après une jeunesse « orageuse », et où la monogamie légale a pour tempérament les prostituées. Mais c'est un sujet qui m'entraînerait trop loin. Revenons à nos Juives marocaines, à ces malheureuses qu'on nous montre victimes de l'égoïste lubricité de leurs maris.

La brute conjugale, incontestablement, ne manque pas chez les Juifs du Maroc, puisque ces Juifs sont des hommes. Mais je crois bien qu'elle

y est une exception. Car toutes ces histoires des femmes, qui dans certains pays, seraient les victimes résignées du mâle, entre nous, et j'ai suffisamment voyagé dans les pays les plus sauvages pour avoir le droit de le dire, ça m'a tout l'air de n'être que de ces bonnes blagues littéraires, qui, copiées et recopiées, plagiées et démarquées, servent à des générations d'écrivains.

En tous cas, sur le propos des Juifs dans le mariage, le législateur a tout recommandé pour qu'ils y fussent des modèles de douceur et de réserve.

Et nous invoquerons encore l'autorité de Maïmonide :

« Lorsque l'homme mange, lorsqu'il boit, lors-
« qu'il accomplit ses devoirs conjugaux, que ce
« ne soit pas seulement pour jouir, au point de
« ne manger, de ne boire que les choses agréables
« au palais de ne se livrer au rapprochement
« sexuel que pour le plaisir...

« Lorsqu'il accomplira l'acte de génération,
« il ne le fera que pour entretenir la force du
« corps et pour reproduire son espèce. C'est pour-
« quoi il ne doit pas le faire toutes les fois qu'il
« en éprouve le désir mais seulement lorsqu'il,
« s'aperçoit qu'il a besoin de se soulager ou de



A Melilla, j'ai vu de bien curieuses logeuses dans le quartier juif.

« propager l'espèce.... Bien qu'il soit permis à « l'homme d'avoir toujours des rapports avec « sa femme, il convient que le disciple du sage « se conduise avec sainteté. On ne doit pas tou- « jours se trouver auprès de sa compagne comme



Dans tous les ports notre civilisation rend complaisantes pour le voyageur quelques agréables jeunes filles.

« un coq, mais bien le vendredi soir si ses forces « le lui permettent. Il ne doit se livrer à ces rap- « ports sexuels ni au commencement de la nuit « quand la digestion n'est pas terminée, ni à la « fin de la nuit parcequ'il est à jeun, mais seule- « ment au milieu de la nuit quand les aliments « sont bien élaborés dans l'estomac. Il ne se « conduira pas trop légèrement en pareille cir- « constance, ne flétrira point ses lèvres par des « expressions triviales, même en parlant à sa « femme. L'homme et la femme ne seront ni « ivres, ni paresseux, ni tristes. Le mari ne doit « pas forcer sa femme. Leur union ne doit avoir « lieu que d'un consentement mutuel. Le mari « doit s'entretenir et rire quelque peu avec sa « compagne jusqu'à ce qu'il se sente bien disposé ; « il agira alors avec pudeur et non avec audace, « puis se retirera aussitôt après.

« Celui qui se conduit toujours ainsi, non seu- « lement purifie et sanctifie son âme, mais encore « aura l'avantage d'obtenir des enfants beaux, « pudiques et capables d'acquérir la sagesse et « la pitié ».

Les imbéciles trouveront sans doute matière à faciles plaisanteries dans ces prescriptions évidemment un peu... spéciales mais d'une haute

sagesse, d'une sagesse humaine. Pour trouver sur le même sujet des « commandements » qui ne fassent point rire, qui soient d'inspiration divine je les renvoie aux divers manuels des pères jésuites.

Le mariage des Juifs marocains est un de ces sujets précieux pour les gens graves, qui ont l'âme sadique et ne veulent céder à leur goût naturel pour la cochonnerie qu'en portant le masque du monsieur travaillant pour la science austère. Quand on les rencontre allant chez les filles en « rasant les murs » ils n'admettent pas qu'on sourie, car ils vont faire des études de mœurs. « Et alors ce mariage... ces petites filles de six ans ...je ne pourrais pas voir... c'est pour la science. » Et il leur faut des détails, rien n'est assez immonde pour les satisfaire. On a déjà conté, publié des tas de répugnantes saloperies plus ou moins vraies... Ils veulent en découvrir de nouvelles. Et ils cherchent. Et ils fouinent. Et ils reniflent. Et dans les plus sérieux rapports de mission des hommes graves que nos gouvernements envoient au Maroc pour y étudier « les moyens de développer notre commerce et notre influence » on lit des aveux comme celui-ci : « J'ai recueilli un certain nombre de détails inédits et peu connus

sur le mariage israélite et les coutumes qui s'y rattachent ». (Augustin Bernard. Rapport de mission adressé au gouvernement général de l'Algérie et publié par le *Bulletin* du Comité de l'Afrique française, octobre 1904). Ce qui échauffe beaucoup le zèle de nos curiosités savantes c'est le coup de la chemise... rappelez-vous le Deutéronome : « Le père et la mère de la jeune fille prendront les marques de sa virginité ; ils étendront le drap ensanglanté devant les anciens de la ville ». Et l'observateur vraiment consciencieux ne se contente pas de savoir, pour l'avoir lu, que le commandement de Moïse est encore suivi par les Juifs marocains... il veut voir, quitte ensuite, à flétrir la coutume dégoûtante. Evidemment la coutume civilisée de montrer au public dans les expositions du trousseau la chemise de la mariée, avant le mariage au lieu de la montrer après, est plus distinguée ; parfois peut-être aussi plus prudente.

Décidément la pauvre femme juive n'a pas de chance au regard des écrivains qui l'ont étudiée.

Poursuivons l'histoire de ses malheurs.

Soumise à la tyrannie marocaine et régulièrement violée par les ennemis d'Israël, non seule-



La chrétienté d'Alger n'a pas le monopole des danses d'« espagnoles » en juiverie marocaine cela se trouve également.

ment elle serait, par-dessus le marché, victime de la lubricité des hommes de sa race et non moins régulièrement abîmée par le mariage précoce, mais elle serait aussi la victime des prostitutions que régulièrement encore, lui imposerait le proxénétisme bien connu des siens.

Une simple remarque en passant. Les gens vertueux qui prennent plaisir à nous apprendre, tantôt que les filles et les femmes d'Israël sont toujours violées par les Marocains, tantôt qu'elles sont toujours prostituées, et qui pour cela flétrissent Israël, sont les mêmes qui lui font le reproche de perpétuer sa race maudite avec tous ses caractères malfaisants parmi les autres sociétés. Or cela me paraît inexplicable. Les deux réalités de la femme d'Israël subissant pendant tant de siècles tant de mâles étrangers, et celle de la race d'Israël conservant son caractère à travers les siècles, sont en effet contradictoires. Ou bien l'une ou bien l'autre. Mais pas les deux à la fois. N'insistons pas.

... Donc l'infortunée Juive de l'Afrique du Nord, la Marocaine aussi bien que l'Algérienne ou la Tunisienne, seraient fatalement des prostituées, soit par dépravation personnelle, soit par proxénétisme familial.

Toute une littérature le prétend, l'affirme.

Dès 1830, un monsieur Renaudot écrivait :

« Les femmes juives, les plus faciles à débau-
« cher qui soient dans le monde, et les plus cra-
« puleuses quand elles peuvent s'abandonner...
« le cœur ne les guide point dans leur choix, et
« pour se livrer à un homme, elles ne consultent
« que leur ambition, leur avarice et leur orgueil ».

Sur ce thème les écrivains ennemis d'Israël ont publié toutes les variations imaginables.

« Sous prétexte de se civiliser la jeune fille
« juive atteint au cynisme dans la dépravation
« morale. Elle ne craint pas d'avilir son corps
« dans la boue de la prostitution et cela avec un
« naturel renversant qui émane de la lasciveté
« inhérente à sa race. Elle boit sur toutes les
« lèvres qui s'offrent ou qu'elle rencontre les
« immondes ivresses qu'exploitent des malheu-
« reuses qui se sont perdues. Et ainsi lorsqu'elle
« s'est souillée à toute une multitude, elle se
« croit francisée, européanisée, et digne de
« figurer dans les salons de notre société ».

Vous avez reconnu ce français charmant. C'est celui qu'on fabrique en Alger. C'était de l'*Antijuif* (7 oct. 1887). Voici du *Cochon*. (5 juin 1902) plus badin !



Quelques honnêtes familles offrent à l'artiste de passage tous les modèles qu'il désire et de n'importe quel âge.



Il y a parfois d'amusants quiproquos lorsque les gens sérieux n'ont pas très nettement expliqué ce qu'ils entendaient par le pittoresque des modèles demandés.

« Je ne sais quel est le farceur qui, du ton le « plus sérieux du monde, affirmait que les jeunes « filles juives savaient demeurer sages jusqu'à « leur mariage. Maintes fois j'ai soutenu que les « jeunes filles z'raléites n'avaient plus leur... « turlututu ». Et le délicieux *Cochon*, pour les jeunes chrétiennes d'Alger, car elles le lisaient, nombreuses, les exquises, faisait ensuite rhétorique délicate sur le décent propos de ce « turlututu » des jeunes filles « z'raélites ». On en parlait beaucoup dans les bals blancs...

Mais tout cela n'est que badinage, innocente plaisanterie. Accuser la petite Juive de se débaucher elle-même, ça n'était que demi-flétrissure. La complète est celle qui accusait les parents, les maris de prostituer leurs filles, leurs femmes. Dans son livre de 1887, M. Maynié la formula :

« Pour acquérir un peu d'influence le Juif « chercha à se mettre sous l'égide de nos officiers « auxquels il livra sans vergogne sa femme et ses « filles. Il a compris que c'était là un de nos côtés « faibles, et c'est par là qu'il a cherché à nous « attirer à lui.

« Nos vieux officiers qui, dès les premiers « temps de la conquête, ont été attachés aux bu- « reaux arabes doivent encore se rappeler la

« physionomie de ces vieux Juifs lorsqu'ils ve-
« naient humblement leur offrir leurs filles en
« ayant soin toujours de demander un service.

« Depuis les temps les plus reculés nous avons
« constaté que les juifs ont toujours prostitué
« leurs femmes et leurs filles pour se procurer
« le premier argent qui devait être la base de
« leur fortune et de leur future puissance ».

L'histoire interprétée par la passion des partis devient en effet une chose curieuse. Le reproche de proxénétisme fait au Juif sur la foi de l'histoire en est une preuve. Qu'une petite juive de Tanger pour gagner de quoi s'offrir un ruban soit complaisante à l'étranger ; qu'une autre à qui la chaude brise du soir a donné langueur d'amour écoute le galant propos d'un vigoureux garçon ; paf... ce n'est point l'éternel désir, le perpétuel instinct de l'immuable nature qui va rapprocher deux êtres... non... c'est une loi spéciale au Juif, et que nous dit l'histoire. La descendance d'Abraham aurait le vice d'amour et la prostitution dans le sang. Lorsque les chrétiens disent cela, tout de même, ils devraient se rappeler que l'ascendance d'Abraham remonte comme la leur, suivant leur foi jusqu'à nos « premiers parents » Adam et Eve. Lorsqu'ils expli-

quent la prostitution intéressée d'Israël par les précédents bibliques du genre de celui d'Esther, ils oublient que cette héroïne spéciale fait aussi partie du bagage chrétien, que son exemple ne fut nulle part aussi brillamment suivi qu'à la cour d'un roi fils aîné de l'Eglise, le grand Louis, à la paillardise de qui nos meilleurs gentilshommes briguaient l'honneur d'offrir leurs femmes et leurs filles. Alors si un pauvre Juif marocain se montre enchanté et reconnaissant de l'honneur, quand un bachadour ou quelque autre grand personnage distingue une femme de sa maison, pourquoi lui en faire un si gros crime et aller chercher à tant simple aventure explications bibliques, ethniques ou historiques. Est-ce que « cela », encore une fois, n'arrive pas dans tous les pays, chez tous les peuples, et en toutes classes. Les maris complaisants, les pères indulgents et les mères dévouées, mais vous en connaissez tous, et vraiment si toutes les fois, qu'une « brave enfant » qu'une « bonne épouse » est vendue ou se vend, ou plus simplement est louée à l'heure à la journée à la semaine ou au mois, l'abjection d'Israël en était responsable, tous les boucs de la terre ne pourraient recevoir la charge de ces péchés.[1]



« Tu aimeras l'étranger », dit le Seigneur ton Dieu.

Sans doute les Juifs de l'Afrique du Nord ont toujours entendu très largement la loi du Deutéronome qui dit : « Vous aimerez l'étranger car vous avez été étranger au pays d'Egypte ». (Deut. ch. X, v. 19) et aussi : « L'Eternel votre Dieu aime l'étranger ». (*ib.* ch. X. v. 18). Bien certainement il y a plusieurs façons d'obéir au Seigneur en aimant l'étranger, et peut-être les Juives marocaines ne choisissent-elles pas toujours la meilleure, bien qu'en réalité celle qu'on dit la plus mauvaise et qu'on leur reproche à l'égal d'un crime, soit naturellement la plus probante. Mes dessins le montrent. La matrone au sourire équivoque on ne la rencontre pas seulement chez nous ; on la voit aussi au Maroc. La maman qui promène la fillette à jupes courtes n'est pas une spécialité parisienne dont Bruxelles ait gardé la contrefaçon comme un bon monopole ; on en trouve à Tanger, et qui sont Juives. La gamine qui ne s'étonne de rien et qui sourit gentiment aux spectacles non faits pour son âge, elle existe aussi là-bas ; même, quand la joie de nos mathurins inonde les rues de Tanger on peut constater parfois à quel point ces petites Juives marocaines perverties manquent de pudeur, car, n'est-ce pas, nos braves matelots tou-

jours pleins de notre vieil honneur français, nous ne saurions les mettre en cause... De même chez le Juif suiveur de nos armées, lorsque les fillettes de ce commerçant taillent bavette avec nos officiers, leurs clients pour le cigare, malgré que les vieux capitaines gourmands de ces distractions « pas trop cher » ne soient point des muets, c'est toujours les pauvrettes qu'on accuse, de bavarder, jamais le client.

On confond leur innocent commerce avec d'autres qui le sont, j'en conviens, beaucoup moins. La logeuse vraiment hospitalière existe. La fille de chambre complaisante, aussi. La danse tout à fait espagnole, à l'instar de Cadix ou d'Alger, on peut la trouver au Maroc chez des Juives. Et si au lieu de modèles qui posent dansant, on en veut qui posent couchées, quelques familles en ont la spécialité « en tous genres ». Parfois c'est une joie que d'y envoyer le touriste quand il est « révérend » et vous a demandé l'adresse de modèles pittoresques à photographier. Mais comme la loi de Moïse, dont la morale est sévère et ne permet point qu'on plaisante avec la vertu, a jeté de profondes racines dans le cœur des Juifs marocains, cette façon d'aimer l'étranger qui ne serait l'hôte envoyé par le



:..Celle-ci n'a jamais prié sur la tombe de Sol Hatchuel !

Seigneur que pour un instant (short times, disent les Anglais) paraît à beaucoup d'entre eux condamnable, aussi la réprouvent-ils. A leurs yeux, la fille d'Israël en s'abandonnant au passant « que l'on ne connaît point et qui a tu son nom », devient une vulgaire prostituée du genre de celles qui mettent le déshonneur et le profit chez tant d'Espagnols des quartiers populaires. Ils ne veulent point du déshonneur. Quant au profit... mais en cherchant bien, n'est-il point facile de l'acquérir sans sacrifier l'honneur ?

Et voici ce qui arriva récemment au fils d'un grand industriel français, très saint homme d'ailleurs, pendant un voyage pour les affaires et l'agrément.

Un de ses agents, commerçant juif très avisé, le reçoit dans sa famille. Notre jeune Parisien y voit une belle fille, dont le « pittoresque » l'aguiche. Il fait deux doigts et un pied de cour. Après le dîner, le frère de la jeune personne lui dit : « Ma sœur vous plaît ». Ahurissement de l'autre ; protestations... « Mais si, mais si nous l'avons tous vu... » Nouvelles protestations. « Pourquoi chercher à vous excuser. Elle vous plaît. C'est très naturel. Epousez-la ». Cette fois le Parisien commence à trouver mauvais cela

qui lui paraît une plaisanterie excessive. Mais le Juif imperturbable continue : « Pas chez le consul. Chez le rabbin tout simplement. Ça ne vous engagera que pour ici. A Paris ça ne comptera pas, puisque vous n'aurez pas été devant le consul. Payez la dot à papa, et c'est fait ». L'aventure devient piquante. Le Parisien ne la trouve plus mauvaise, mais délicieuse. Il consent ; il voudrait que ce fût tout de suite. Qu'à cela ne tienne ! En dix minutes on se met d'accord sur la valeur de la dot. Un quart d'heure suffit pour qu'on aille chercher un vague rabbin suppléant. Et vingt minutes après la jeune fille pouvait sans déshonorer la famille accepter l'hommage saintement conjugal du richissime patron de son papa.

On le conçoit facilement, pareilles aventures sont plutôt rares, non point que l'épouse fasse défaut ; c'est le riche mari à la quinzaine qui vient rarement au Maroc.

Suivant la coutume civilisée, quand une Juive marocaine se décide à monnayer ses charmes, gras ou maigres, neufs ou usagés, c'est au détail et sans la bénédiction du rabbin que d'ordinaire elle en fait négoce. Alors, même, comme si elle voulait protester contre les détracteurs d'Israël

en affirmant sa probité commerciale, dans cette spécialité-là, généralement elle fait bonne mesure et très souvent plus que bon poids.

Mais, encore une fois, rien dans les traditions de son peuple ne l'y a préparée. Quand les rabbins veulent montrer aux Juives marocaines les femmes illustres qu'il convient d'imiter, ils ne leur recommandent point, ainsi que le doux Racine aux vertueuses demoiselles de Saint-Cyr, Esther la voluptueuse maîtresse d'Assuérus. Ils ont des héroïnes plus nobles et plus pures. C'est Kahina, la guerrière intrépide qui lutta victorieusement contre les Arabes. C'est au Maroc même, la belle et chaste Sol Hatchuel, qui, vers 1830, préféra le martyre à l'abjuration de sa foi et au déshonneur dans le harem chérifien.

Comme les Juifs de Babylone, ceux du Maroc auraient eu grand besoin de la protection d'une favorite chez le Sultan de leurs persécuteurs. L'occasion s'en offrait. Sol Hatchuel était merveilleusement belle. Une abjuration, que dis-je, un simulacre de conversion à l'Islam aurait suffi pour qu'elle devînt la favorite et la toute-puissante... et cependant elle préféra le supplice et la mort. Et les Juifs Marocains, ces « êtres vils » que vous savez, ces « misérables » qu'elle refusait

ainsi de protéger au prix de son honneur et de sa foi, alors que, vous le savez également la fille d'Israël est une prostituée sans conscience, tous ces Juifs, qui devraient la maudire, au cimetière du mellah de Fez, ils vont prier sur sa tombe comme sur celle d'une sainte !

Assez de vilaines figures ont passé dans ce livre, je veux qu'il se termine par l'évocation de celle-là qui est touchante, noble et pure (1). D'Israël au Maroc, je vous en prie, ne retenez qu'elle, et ne pensez plus à toutes les malheureuses qui ont le privilège d'imposer leur exclusif souvenir à la tourbe des voyageurs hypnotisés par la « viande cachir ».

...Commencé pour le rire, ce livre finit sur une larme...

CONCLUSION

Oui. Lorsque dans les ports et les mellahs du Maroc, amusé par le pittoresque d'Israël, je notais les croquis des illustrations de ce livre;

(1) M. le Dr Macé, ancien médecin de la légation de France au Maroc, a commis en vers un mélodrame qui dénature complètement le caractère de Sol Hatchuel.

c'était en bonne humeur, en sourire et j'étais plutôt railleur. En effet la moquerie est toujours si facile et d'un agrément si récréatif. Puis quand, avec l'éditeur, nous avons choisi mes dessins, l'ensemble nous est apparu comme une si joyeuse satire qu'en me décidant à les encadrer d'un texte, je croyais que j'allais écrire quelque chose de très gai, même que ma vocation, mon genre et ma nature, avaient subitement changé, que moi aussi, j'allais m'établir marchand de papiers rigolos et tenir comptoir du rire imbécile aux dépens de qui n'en peut mais. Oui, je ne songeais qu'à tous les grotesques prétentieux, à toutes les ridicules et sottes pimbèches... et c'était l'éclat de rire. Mais, dès les premières lignes, quand il me fallut serrer mon sujet pour l'ordonner, l'écho des râles de Casablanca nous arrivait... La guerre; c'était là-bas la guerre et toutes ses horreurs, et les massacres de Juifs...

Cela fige le rire. Il devient dur. Il devient méchant. Le moyen qu'il soit aimable, je vous le demande, lorsque cherchant le pourquoi de tous les nouveaux deuils et des tristesses qui accablent tant d'hommes au Maroc, on trouve ici la bêtise sinistre et l'insatiable cupidité de quelques hommes....

... Mais à toute œuvre, même à celle-ci qui aurait dû être superficielle, amusante et gaie « revue » d'un monde peu connu, la logique implacable des événements impose une conclusion.

Vous savez maintenant ce qu'est Israël au Maroc, et comment et pourquoi ses imprudents protecteurs, en voulant améliorer sa condition l'ont plongé dans les douleurs de la crise actuelle. Et vous vous demandez quel devoir incombe à la France, que la sottise, l'ignorance et l'imprévoyance de ses gouvernants ont jetée dans la redoutable aventure.

Prévoyant cette aventure j'écrivais fin 1902, dans mon livre la *Question du Maroc :*

« ... Si nous avions la sottise de la pousser à bout, nous aurions au Maroc un établissement de « toute inquiétude » et de « toute insécurité » grâce à la question juive...

« ... Une religion, une race, apparaissent au Marocain comme choses que l'on ne méprise même plus, tellement elles sont viles et au-dessous du regard de l'honnête homme, du croyant, la region du Juif, la race du Juif. Et lorsque nous arriverons en conquérants au Maroc, dès que le Maroc sera devenu pays français, partie inté-

grante du sol français, la première conséquence de notre victoire, de notre prise de possession, conséquence inéluctable, fatale, ce sera comme en Algérie les droits de citoyenneté pour le Juif.

« Que, pour tourner la difficulté et pour escamoter les joies que donnerait à toute administration la transformation des mellahs en circonscriptions électorales, on fasse un protectorat ; dans ce cas, au lieu d'avoir un droit de plus que les musulmans, le Juif n'aurait plus que les mêmes droits, mais il les aurait. Il ne serait pas possible qu'il en fut autrement. Quand bien même une explosion de fanatisme musulman devrait nous ensevelir sous les ruines de Fez, aussitôt que le drapeau français flotterait sur les murs de Fez la ville ne saurait plus abriter deux sortes de sujets français, les musulmans libres et les juifs parqués. Cela est aussi indiscutable, aussi certain que l'émancipation des esclaves à Madagascar a été indiscutable, et faite. L'émancipation du Juif marocain suivrait immédiatement notre prise de possession du Maroc.

Cela est nécessaire. Cela est légal. Cela est juste... *Et ça fera couper le cou à quelques milliers de pauvres diables* ».

Je disais encore dans le même livre :

« Qu'on n'aille surtout pas comprendre en ce que j'écris, que je ne désire pas l'émancipation des Juifs marocains. *Mais je ne veux point, en les émancipant par une guerre, les jeter au massacre* ».

Il suffisait en effet d'avoir la moindre notion des réalités marocaines pour les prévoir, pour les savoir, pour les voir, ces massacres...

Et j'ajoutais : « Au Maroc, ainsi que partout ailleurs, la libération des opprimés et des esclaves est une mesure de politique intérieure que l'on ne peut attendre que du développement des relations pacifiques internationales (1) ».

Dans mon livre la *Vérité sur l'Algérie*, publié en mai 1905 et que l'événement, hélas ! a rendu prophétique, je revenais sur cette question de l'influence juive nous poussant à la guerre contre le Maroc :

« Je ne saurais être suspect de sentiments antisémites ; comme *tous les honnêtes gens de mon pays en qui la passion religieuse ou politique n'a*

(1) Si *quelques* Juifs marocains appelaient de tout leur désir une intervention européenne en leur faveur, la majorité en comprenait le danger. Avant Algésiras les juifs italiens très-puissants voulaient que le délégué italien à la conférence obtint de l'Europe une amélioration à la condition de leurs frères du Maroc. La communauté de Tétuan, qui a beaucoup d'amis à Livourne, s'y opposa fort sagement.

pas obscurci le sens critique, j'ai combattu pour la justice lors de la grande crise, et combattu de manière à ne recevoir que des coups, pas autre chose... Je n'ai pas changé d'opinion ; je n'en changerai jamais ; les vérités du droit humain sont comme les vérités mathématiques, on ne peut les admettre un jour, les rejeter ensuite. Autant que quiconque je souhaite que les Juifs marocains soient libres ; de même, je souhaite que tous les hommes de tous les pays soient émancipés. Mais je trouve excessif que l'Alliance israélite se moque de nous, comme elle le fait dans cette question du Maroc, et veuille, ainsi qu'en témoignent les faits, malgré nous, que nous fassions la guerre au sultan, et rende cette guerre fatale.

« D'autant plus que, puissante comme elle l'est, un moyen beaucoup plus simple s'offre à elle de réaliser l'émancipation désirée. Obtenir que nous en donnions l'exemple. Les musulmans d'Algérie sont des sujets, qu'elle agisse de toute sa force pour que nous en fassions des concitoyens. Alors, mais alors seulement, nous aurons le droit de demander au sultan qu'il n'y ait plus chez lui de différence entre les Juifs et les musulmans.

« Nous paierons de notre or, peut-être de notre sang, l'émancipation du Juif marocain. Je ne dis pas que ce soit trop cher en pensant que la liberté des juifs marocains puisse être pesée en regard d'argent prêté, de sang versé. Non. Mais je persiste à dire qu'il serait beaucoup plus simple, de donner l'exemple... en libérant nos sujets musulmans algériens des servitudes que leur impose la fidélité à leur religion. Tant que nous n'aurons pas fait de nos sujets musulmans algériens des citoyens français — ce qui ne nous coûterait rien — je ne comprends pas que l'on puisse invoquer une considération de droit quelconque pour me demander en faveur de l'égalité de traitement pour les Juifs et les musulmans du Maroc un effort qui me coûtera.

« Cet effort, que M. Etienne annonçait le 18 juin 1903 au banquet de l'*Union coloniale,* comme une « œuvre de persuasion », c'est la guerre... et vous ferez la guerre... à moins que pour une fois les gens de raison comme moi... n'aient raison. Ce qui m'étonnerait. Car il y faut du temps. Et ceux qui criaient casse-cou, c'est généralement quand on se l'est cassé qu'on les croit ».

En effet, chez nous, la prévision logique des événements en politique, on la confond toujours

avec les prédictions de Mlle Couesdon. Nos gouvernants qui sont des politiciens et non des politiques, qui ne savent rien ou, lorsqu'ils savent quelque chose prennent bien soin d'agir comme s'ils ne savaient rien, ne peuvent ou ne veulent comprendre que des lois inflexibles ordonnent la suite des événements humains. Alors...

Alors... il arrive ce qui est arrivé au Maroc. Les massacres prévus se réalisent. La guerre annoncée et que l'opinion publique ne voulait point qu'on fît, elle est rendue nécessaire, on l'a commencée. Nous avons le doigt dans l'engrenage.

Quoi faire ?

Le couper.

JEAN HESS.

Paris, 30 août. — 8 septembre 1907.

POST-SCRIPTUM

Je corrige les dernières épreuves de ce livre en fin septembre, et les événements, dont j'ai dit plus haut qu'ils ont une logique implacable, m'obligent d'y ajouter un post-scriptum. Je n'y tenais pas. Mais vraiment on pourrait croire que les anciens avaient prévu, même voyaient, tout ce qui s'est passé depuis, tout ce qui se passera lorsqu'ils disaient « Quos vult perdere, Jupiter dementat ! » Pour quelle folle gageure ce docteur Henri de Rotschild semble-t-il avoir pris à cœur d'exaspérer les haines marocaines d'Islam contre ses malheureux coreligionnaires ?

Ce gros homme, qui a l'air de croire que la masse de sa graisse ou celle de son or lui donne du poids, non content d'insulter les services sanitaires de l'armée française en faisant publier, par tous les journaux à la dévotion de sa maison, qu'il va établir à Casablanca un hôpital où nos blessés militaires pourront être soignés, et en y allant, pousse l'inconscience au point de « tirer le marocain » à l'attaque de Taddert, et de l'écrire

lui-même au *Figaro* pour que nul marocain désormais ne puisse l'ignorer !

Déjà les marocains savaient que l'excitation des Français à la conquête de leur pays, que la propagande belliqueuse du « Comité du Maroc », de ce comité qui déclarait le Maroc un « complément nécessaire des colonies françaises de l'Afrique du Nord » avait pour premier et plus important commanditaire la maison de Rotschild, une maison juive. Et cela, vraiment n'augmentait pas leurs sympathies pour les Juifs des mellahs.. Mais le bouillant Henri sans doute a jugé que cela ne suffisait point, que l'impudence de sa maison n'avait pas encore fait assez de mal à ses coreligionnaires. Une colonne française allait à Taddert. Il l'a suivie. Et des premiers, lui, non-combattant, il a ouvert le feu sur les musulmans, il a « tiré le marocain ». Tuer le faisan dans les tirés de ses parcs ne lui donnait peut-être plus d'émotion. Il a voulu s'offrir celle de tuer le marocain dans les tirés de Taddert.

Beaucoup de braves gens se demandent à quoi sert la guerre que nous faisons au Maroc. Le Dr Henri de Rotschild a prié le *Figaro* de les renseigner: Cette guerre lui a servi de prouver son adresse au tir sur des cibles vivantes...

Pour lui cette guerre — en même temps qu'elle assure les affaires de sa maison — est un sport un peu plus intéressant que les autres.

Et les marocains le savent... Imaginez quelles persécutions le sadisme meurtrier de ce « sportsman » juif cause maintenant chez les pauvres diables d'Israël au Maroc.

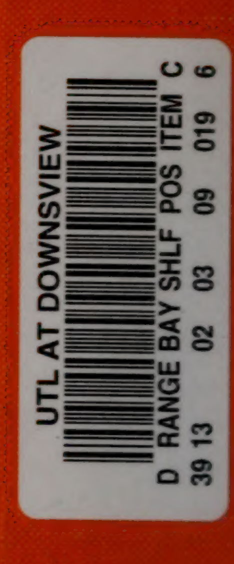
— « Ah ! la France envoie des armées chez nous pour permettre à un riche Ioudi de nous tirer dessus !... »

Et c'est encore, là-bas, de la douleur... Mais Abd-el-Azis va être obligé d'emprunter sur ses bijoux... Alors... Tout n'est-il pas pour le mieux ?

J. H.

TABLE DES MATIÈRES

Fontenay-aux-Roses (Seine). — Imp. L. Bellenand


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 02 03 09 019 6